France
ILLUSTRATION

N° 128 — 13 MARS 1948 — 50 FRANCS

Illinois U Library

« LES ÉVÉNEMENTS COMMANDENT DE NE PLUS ATTENDRE »

... a déclaré à Compiègne le général de Gaulle, qui était allé s'incliner à Royallieu (ci-dessus) devant la stèle érigée à la mémoire de ceux qui séjournèrent dans ce camp avant d'être acheminés vers les bagnes nazis (voir page 261).

Photographies *France-Illustration* (M. Jarnoux).

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de «France-Illustration littéraire et théâtrale».

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale »

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.250	2.650	2.750	3.150
6 mois . . .	1.125	1.325	1.375	1.575

ÉTRANGER :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.800	3.300	3.450	3.950
6 mois . . .	1.400	1.650	1.725	1.975

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois

France et Colonies . . . Un an **400 fr.**
Étranger . . . . . Un an **500 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LE **PROCHAIN** NUMÉRO DE

France ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

La dernière partie de
SAVROLA
Roman inédit de
WINSTON CHURCHILL

LA PEINE CAPITALE
Drame en trois actes et quatre tableaux
de Claude-André PUGET

PARAITRA LE **15 AVRIL**

France
ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

QUATRIÈME ANNÉE • NUMÉRO 128 • 13 MARS 1948

EST-CE L'HEURE DE LA CONSTITUTION DU BLOC OCCIDENTAL ?

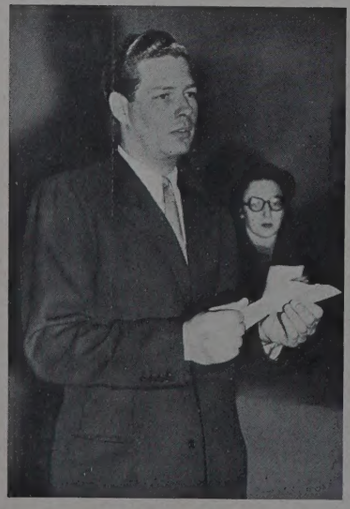
Question que semble poser M. Anthony Eden, accompagnant, dans les jardins du château de Versailles, les délégués des parlementaires britanniques des Chambres des Communes et des Lords venus rendre visite à leurs collègues français des trois assemblées. Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

Un accord culturel franco-britannique est signé au ministère des Affaires étrangères le 2 mars par M. G. Bidault et sir Oliver Harvey.

Le président des U. S. A., M. Truman, visite, à Cuba, les installations navales de la baie de Guantanamo.

MARS
1re SEMAINE

M. Naegelen, nommé gouverneur général de l'Algérie, est accueilli à l'aérodrome de Maison-Blanche.



A Londres, l'ex-roi Michel de Roumanie réunit la presse britannique.

Les représentants de la France, de la Grande-Bretagne et du Benelux se réunissent en conférence plénière à Bruxelles, le 4 mars.

ÉVÉNEMENTS DU MONDE

O. N. U. — *Le Conseil de sécurité repousse, le 5 mars, la résolution de l'Assemblée générale lui demandant d'appliquer la décision de partage de la Palestine.*

La tension internationale. — *Le président Truman déclare, le 1er mars, qu'il serait heureux de rencontrer le maréchal Staline, mais seulement à Washington.*

L'organisation de l'Europe occidentale. — *La discussion du programme de relèvement européen (E. R. P.) commence le 1er mars devant la commission des Affaires étrangères du Sénat américain.*

Le 4 mars s'ouvre, à Bruxelles, sous la présidence de M. Spaak, ministre des Affaires étrangères de Belgique, la conférence réunissant les représentants de la France, de la Grande-Bretagne et du Benelux en vue de la conclusion d'un pacte à cinq (voir page 251).

Lord Jowitt, lord chancelier de Grande-Bretagne, confère à Rome avec les membres du gouvernement italien.

Le problème allemand. — *La conférence tripartite de Londres sur l'Allemagne se termine le 6 mars. Le département d'Etat des Etats-Unis rejette la demande formulée par la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Pologne de participer aux entretiens de Londres sur la question allemande.*

Le docteur Pünder est nommé président du Conseil économique bizonal.

L'organisation de l'Europe orientale. — *M. Slausky, secrétaire général du parti communiste tchèque, déclare, le 2 mars, qu'aucune « opposition subversive » ne sera tolérée ni au sein du gouvernement ni dans le Front national.*

Les groupes parlementaires finlandais acceptent, le 5 mars, l'ouverture de négociations avec l'U. R. S. S. en vue de la conclusion d'un « traité d'amitié », mais s'opposent à la conclusion d'un pacte militaire.

L'ex-roi Michel de Roumanie déclare, le 4 mars, à Londres, que son abdication lui a été arrachée par la force et qu'il n'en reconnaît pas la validité.

U. R. S. S. — *M. Lioubimov, ministre du Commerce soviétique, est relevé de ses fonctions pour « insuffisance » et remplacé par M. Javoroukov.*

Hongrie. — *Le trente-sixième congrès du parti social-démocrate hongrois a commencé ses travaux le 7 mars après avoir été déclaré solennellement ouvert, à l'Opéra de Budapest, par M. Szakasits, vice-président du Conseil.*

Grèce. — *On observe une recrudescence de l'activité des partisans (voir page 265).*

Amérique latine. — *Le Guatemala revendique la colonie britannique du Honduras. Un croiseur anglais arrive à Belize, capitale du Honduras. Le gouvernement guatemaltèque ferme, le 5 mars, sa frontière avec le Honduras.*

Les gouvernements de l'Argentine et du Chili publient, le 5 mars, une déclaration commune par laquelle ils revendiquent la possession des territoires anglais de l'Antarctique (voir page 253).

FRANCE. — *M. Robert Schuman, président du Conseil, dément, le 29 février, devant le Comité national M. R. P., tout bruit de remaniement de son cabinet.*

Le gouvernement défend sa politique financière devant l'Assemblée nationale. Il obtient, le 5 mars, le rejet, par 301 voix contre 285 (communistes, P. R. L. et gaullistes) du contre-projet communiste abrogeant le « prélèvement exceptionnel ». L'Assemblée nationale discute ensuite des aménagements à apporter aux mesures gouvernementales établissant le « prélèvement ». Sur les différents articles, le gouvernement obtient des majorités allant de 14 à 107 voix.

Le général de Gaulle prononce, le 6 mars, à Beauvais, une allocution dans laquelle il se déclare prêt à prendre les responsabilités du gouvernement. Le même jour est constituée une délégation permanente chargée d'assurer la liaison entre le R. P. F. et le parlement (voir page 261).

ARTS, SCIENCES, LETTRES

Un accord culturel franco-britannique est signé, le 2 mars, à Paris.

La Commission nationale de l'U. N. E. S. C. O. s'installe, le 4 mars, au ministère des Affaires étrangères.

JUSQU'OÙ IRONT LES RUSSES ?

Les " alignements " se poursuivent à l'est de l'Europe à un rythme accéléré, jetant l'inquiétude dans le monde. Après la Tchécoslovaquie, c'est le tour de la Finlande.

Le parlement finlandais ne s'était pas montré favorable à un traité d'alliance. Staline intervint alors personnellement auprès du président Paasikivi, en le sommant de le conclure immédiatement.

La manœuvre politique de Moscou est la même partout. A quel autre pays va-t-elle être appliquée ? Sera-ce à l'Autriche ? A moins que le Kominform ne décide d'accentuer encore sa pression sur l'Italie.

Le communisme paraît bien être pour l'U.R.S.S. non une doctrine à répandre, mais plutôt un moyen mis au service de la soif d'expansion de l'État russe.

L'ÉMOTION provoquée par l'alignement de la Tchécoslovaquie n'a pas eu le temps de se calmer qu'une nouvelle manœuvre diplomatique soviétique s'amorçait, ajoutant à nos inquiétudes. Moscou a fait connaître à Helsinki son désir de conclure avec lui, dans le plus bref délai, un traité de collaboration et d'assistance mutuelle. La Finlande est le dernier Etat limitrophe de l'Union des Républiques socialistes soviétiques qui n'ait pas encore signé un accord de ce genre. Elle avait été sollicitée il y a quelques mois, lorsqu'une délégation finlandaise s'était rendue à Moscou à l'occasion du 30e anniversaire de la révolution. Helsinki éluda les propositions qui lui furent faites alors, mais signa un très important traité commercial. Les élections municipales de décembre, où les partis modérés l'emportèrent contre les communistes, ont eu pour conséquence de modifier la situation. La Finlande risquait d'échapper à la mainmise soviétique. Le parti communisme finlandais, suivant la méthode que nous connaissons, se mit aux ordres de Moscou : le ministre de l'Intéreur, appartenant à ce parti, se rendit dans la capitale russe, accompagné de sa femme, fille de l'agitateur bien connu Knusinev, et du secrétaire général du parti, Pessi. Le ministre représentant du gouvernement soviétique à Helsinki, Abramov, fut remplacé par le général Savorrenko, collaborateur intime de Jdanov. Au début de janvier, l'U.R.S.S. interrompait la navigation dans les eaux de Porkkala, isolant la Finlande de l'ouest ; quelques jours après, elle demandait que lui soient livrés les réfugiés baltes qui vivaient sur son territoire. Cependant que la presse communiste finlandaise commençait de violentes attaques contre les partis modérés, accusés — nous connaissons les formules — de saboter la démocratie, de trahir sa cause et, par conséquent, d'être au service des intérêts capitalistes, et, donc, de l'étranger. Un manifeste fut publié au moment même où l'on apprenait que les communistes finlandais adhéraient au Kominform. La presse russe ne manqua pas de reproduire ce document en déclarant, avec modération, que la collaboration entre la Finlande et l'U.R.S.S. devait devenir plus étroite. C'est pour assurer cette collaboration et pour renforcer la sécurité nationale du petit pays finlandais, complètement désarmé par le traité de paix, que Moscou a proposé une alliance qui prévoit la défense du golfe de Botnie et de l'extrême Nord par l'Armée rouge. La proposition n'ayant pas été favorablement accueillie par le parlement finlandais, le maréchal Staline a pris la peine d'adresser une lettre personnelle au président Paasikivi, l'invitant à prendre les mesures nécessaires à la conclusion de ce pacte d'assistance mutuelle. A la suite de cette démarche, les négociations ont été ouvertes.

Après la Tchécoslovaquie, la Finlande ! Et partout, dans le monde entier, la même question se pose : A qui le tour ? On pense à l'Autriche. Les Russes viennent de se montrer soudainement conciliants : le traité pourrait alors être conclu qui contraindrait les armées d'occupation à quitter le territoire autrichien, laissant la voie libre à la propagande, puis à l'action communistes et à leurs effets. Les communistes installés à Vienne, la pression soviétique sur l'Italie deviendrait tellement puissante qu'elle serait irrésistible. Mais, comme l'a déclaré notre ministre des Affaires étrangères, M. Georges Bidault : « Il n'est pas possible de penser que des manœuvres sur l'échiquier international puissent se poursuivre indéfiniment sans créer une situation susceptible de devenir rapidement dangereuse. »

Voilà donc désormais le problème clairement posé : Où ? Quand ? Et comment l'expansion russe s'arrêtera-t-elle ou sera-t-elle arrêtée ?

Staline est un profond réaliste qui fait une politique russe suivant les traditions anciennes, qui sont celles de la Sainte Russie. Le communisme est un moyen de cette politique dont le maître du Kremlin joue avec l'habileté que l'on sait : c'est par le communisme que les pions sont avancés sur l'échiquier international pour le plus grand bénéfice de la Russie. Et le plus grand succès diplomatique de Staline, c'est que les U. S. A. sont partis en croisade non pas contre l'U. R. S. S., mais contre le communisme hors de Russie.

Comme Staline ne peut pas déclencher une guerre — cette opinion ne fait pas de doute, c'est une donnée admise comme contrôlée — et comme, d'autre part, il sait qu'en aucun cas les U. S. A., pour toutes les raisons que l'on connaît, ne se lanceront pas dans une guerre préventive, l'homme d'Etat russe a pu

N'est-ce pas l'absence de réactions diplomatiques sérieuses de la part des U. S. A. qui fait que février-mars 1948 ressemble tellement à février-mars 1938 ?

calculer, en mesurant les réactions américaines, jusqu'où il pourrait aller sans courir de risque. Le jour où la réaction deviendrait menaçante et le danger réel, Staline pourrait se dégager : il lui suffirait d'abandonner le moyen dont il se sert et, ainsi qu'il l'a déjà fait, renoncer à la conquête du monde par le communisme.

C'est la faiblesse de la politique extérieure des Etats-Unis qui est la vraie raison de l'expansion continue de la Russie et de ses succès. Si les Etats-Unis sont capables de faire la guerre, s'ils ont même à leur disposition tout ce qu'il faut pour gagner celle qui pourrait s'engager à l'heure actuelle, ils sont désarmés sur le terrain diplomatique, et ceci n'est pas une simple image, mais une désolante constatation. Depuis Yalta, c'est l'évidence même : Staline n'a-t-il pas réussi à rendre complice de la violation des principes de la Charte de l'Atlantique Roosevelt lui-même, en l'amenant à consentir à l'abandon des Etats baltes et de Königsberg ?

Donc, pour qu'un conflit éclatât, il faudrait un nouveau Pearl Harbour, folie que Staline n'est pas disposé à commettre. Reste à savoir les limites que la politique russe ne pourra pas dépasser, au delà desquelles la réaction se produirait, en d'autres termes, quels sont, géographiquement, les points névralgiques où le conflit pourrait éclater.

Un conflit est-il probable ? Voici les points qu'on peut dire névralgiques.

Il y en a trois : l'Extrême-Orient, la Méditerranée orientale et les territoires arctiques. Le premier est devenu une zone où la prédominance américaine est assurée. Le deuxième est celui où les engagements successifs ne permettent plus de recul et où les intérêts sont nombreux. Le troisième est peut-être celui qui provoque les plus fortes réactions. L'Américain pense par images simples : la menace qui pèse sur son territoire vient des routes polaires. L'Alaska est devenu une immense base stratégique. Aussi bien les visées russes sur la zone polaire alarment plus l'opinion que celles qui s'exercent sur le Danube ; c'est pour cela que la menace sur la Finlande a un retentissement soudain qui dépasse l'émotion provoquée par la crise tchécoslovaque.

L'Europe n'entre donc pas dans les points névralgiques où les Etats-Unis envisagent qu'un conflit peut se produire. Il en est ainsi encore aujourd'hui, et cela s'explique : pour l'Américain, l'Europe reste une énigme, il conserve à son égard une méfiance que l'isolationnisme doctrinal légué par Washington, fondateur de la République, a maintenue pendant un siècle et demi. Depuis la proposition du 5 juin dernier, il a fallu que le gouvernement américain fît les plus grands efforts pour créer un mouvement d'opinion en faveur de cette aide à l'Europe, seul moyen pour lutter contre le communisme. On sait quelles résistances il a rencontrées et qui, toutes, ne sont pas vaincues. L'aide la plus heureuse, il l'a reçue de la Russie elle-même et par réaction contre sa propagande et sa politique.

L'Europe occidentale devrait se grouper si elle veut éviter les dangers d'une guerre.

La situation de l'Europe actuelle n'est certainement pas faite pour faciliter aux Américains leur action dans le vieux continent. Il y a dans le projet Marshall un désir clairement exprimé : les Etats d'Europe devraient faire un effort pour mettre un peu d'ordre dans leur maison, se calmer pour qu'on pût les comprendre et savoir, enfin, ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent. Les Seize ont-ils cédé à ces sollicitations ? Répondre à cette question, c'est reprendre l'évolution qui s'est faite en Europe occidentale depuis la fin de l'année 1947 et dont les étapes sont marquées par le discours de M. Bevin et les propositions qu'il contenait et par les négociations de toutes sortes qui viennent de s'ouvrir. C'est probablement aux termes de ces négociations que l'on pourra juger de la position des U. S. A. par rapport à l'Europe et, par conséquent, de la limite que Staline ne pourra pas dépasser.

ROGER CÉRÉ.

LE SOURIRE INQUIET DE M. PAASIKIVI RECEVANT A HELSINKI L'ENVOYÉ SPÉCIAL DE STALINE.

COURSE A L'URANIUM...

par PAUL-EMILE VICTOR

LES articles de presse sur les questions antarctiques parus depuis quelques années, et, en particulier, ces dernières semaines, au sujet de l'incident Angleterre-Argentine-Chili, ont donné naissance à quelques slogans, tels que « course au pôle Sud », « course à l'uranium », etc.

Celui qui lit chaque jour son journal imagine déjà les hommes s'entre-tuant pour la possession de quelques arpents de glace, que leurs pays respectifs entendent revendiquer.

De toute évidence, on peut affirmer que la question des territoires antarctiques n'est pas encore comprise. Mais les hommes qui, depuis un siècle, ont dépensé leurs efforts pour découvrir petit à petit le terrain sont à même de ramener les choses à leur juste valeur.

Le continent antarctique, avec ses 12 millions de kilomètres carrés, est deux fois plus grand que l'Australie. A part quelques montagnes rocheuses qui élèvent leurs sommets jusqu'à 4.000 mètres d'altitude, seules, les glaces recouvrent à l'infini ce territoire.

Seules, des expéditions parfaitement organisées et minutieusement préparées peuvent vivre sur ces terres que ne peuple nul indigène.

Dans quelques années, l'exploitation économique rationnelle de ces territoires deviendra probablement une réalité, mais, pour en arriver à ce stade, les savants et les techniciens devront encore mener de longues recherches.

Le continent antarctique, avant même de livrer les secrets de son sous-sol, apportera la solution de nombreux problèmes scientifiques. L'étude météorologique de l'Antarctique, par exemple, est de première importance.

De même que le pôle Nord est un trait d'union entre les trois continents de l'hémisphère Nord : l'Amérique, l'Europe et l'Asie, de même, le pôle Sud est un lien entre

Les installations rudimentaires de Port-Lockroy, au pied du mont Luigi di Savoia.

l'Amérique du Sud, l'Australie et l'Afrique du Sud. Les lignes aériennes antarctiques enjamberont probablement le pôle Sud en tous sens d'ici quelques années. Les derniers vols de l'amiral Byrd ont eu la même signification que ceux de la superforteresse « Pacusan Dreamboat » ou de l' « Aires » au pôle Nord.

Avec plusieurs dizaines d'années de retard sur l'Arctique, l'Antarctique livre peu à peu son secret. Mais les hommes, forts de leurs expériences dans le Nord, et ayant à leur disposition des moyens de plus en plus modernes, iront cette fois plus vite en besogne.

Actuellement, le continent antarctique est divisé en secteurs. Des méridiens, ayant pour origine commune le pôle Sud, délimitent ces secteurs, qui ont été revendiqués par différentes nations. Ces revendications territoriales sont basées sur les efforts déjà accomplis par les pays intéressés dans la découverte et l'étude méthodique du continent austral.

Les décrets ou lettres patentes qui délimitent ces secteurs ne font toutefois l'objet que d'accords entre nations séparées. C'est ainsi que le décret du 1er avril 1938, fixant les limites de la terre Adélie, revendiquée par la France, a été reconnu par l'Angleterre et ses Dominions.

L'Amérique, qui a pris une grande part aux découvertes et aux travaux de l'Antarctique, n'a, pour sa part, revendiqué aucun territoire En quelque sorte, le statut définitif de ces terres reste à établir. Il n'existe pas en cette matière de jurisprudence internationale, et tous les cas qui se présentent sont pour ainsi dire des cas d'exception. Toutefois, au moment du partage définitif du continent antarctique, il est à prévoir que les nations qui possèdent actuellement des secteurs (Australie, France, Norvège, Angleterre, Nouvelle-Zélande) et font acte de présence, au moins temporaire, continueront d'assurer la gestion des terres, en compagnie des Etats-Unis.

Ainsi posée la question du partage, on s'aperçoit que l'incident qui divise l'Angleterre, l'Argentine et le Chili est pour le moins prématuré, et qu'une solution éventuelle ne serait pas forcément une solution définitive.

Ces trois pays revendiquent des secteurs qui se superposent les uns les autres, en partie ou en totalité. La Terre de Graham et les îles parsemées des Shetland du Sud, Orkney, Georgie et Sandwich, forment dans leur ensemble une espèce de queue de comète au continent antarctique. L'examen d'une carte montre que ces territoires sont bien situés. Ils sont, de plus, facilement accessibles et soumis à une température sensiblement moins rigoureuse que le reste des terres glacées du Sud. Tout cela explique les convoitises.

Les points de vue des nations intéressées dans ce conflit — le mot différend serait plus exact — sont totalement différents et s'appuient sur des bases diverses. Il ne s'agit d'ailleurs pas de comparer les mérites respectifs des compétiteurs ni la part qu'ils ont prise à la découverte ou à la recherche. Les explorateurs, qu'ils soient par exemple Chiliens ou Anglais, sont, à n'en pas douter, d'égale valeur. De cela, ils sont les premiers à avoir conscience, et c'est pourquoi ils s'estiment entre eux et travaillent en bonne intelligence, soumis avant tout aux nécessités de leur rude existence.

Les représentants officiels auront beau faire la course vers l'Antarctique, sur des bateaux fraîchement repeints, les premiers à ne pas prendre la chose très au sérieux seront les explorateurs eux-mêmes, qui, déjà, sur le terrain depuis des mois — certains depuis des années — les regarderont arriver avec l'étonnement du paysan qui voit arriver l'estivant.

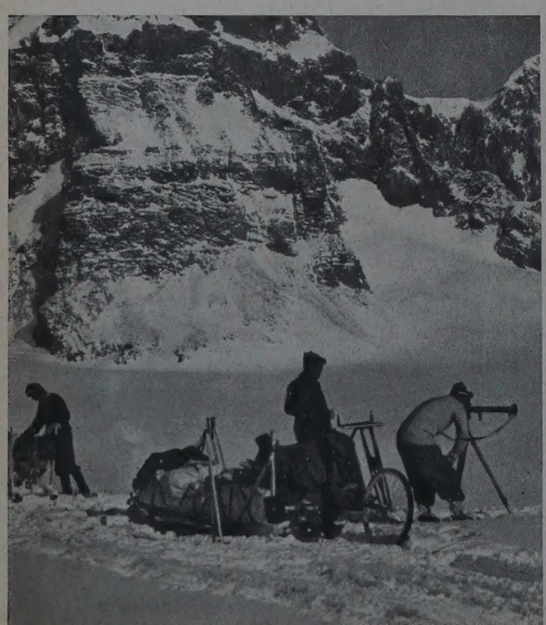
Le territoire antarctique est immense. Une dizaine d'hommes isolés dans un poste, au milieu des glaces, ce n'est pas encore là une grande cité, et il y aura toujours temps plus tard pour des conflits, lorsque la période des pionniers sera dépassée.

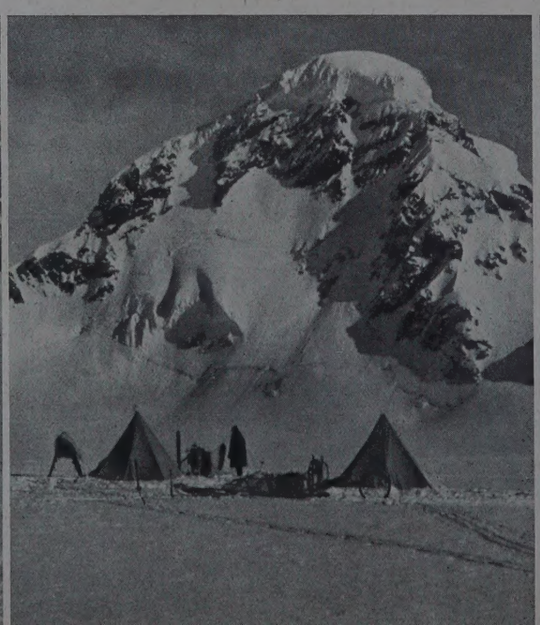
Photographies I. N. P. et A. F. P.

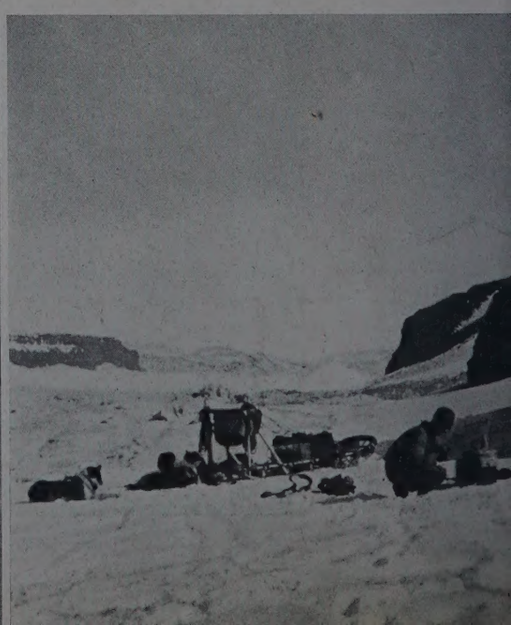
Le Mont-William, qui domine Port-Lockroy.

Le croiseur britannique Nigeria, *qui vient d'être envoyé en mission dans l'Antarctique.*

Les topographes au travail dans les environs de Port-Lockroy, dans les îles Wienale et Wortex, sur les côtes de la Terre de Graham.







LA MORT DU GÉNÉRAL SEVEZ

Le 7 mai 1945, à Reims, le général Sevez signait pour la France l'acte de capitulation de l'Allemagne.

Il y a trois mois, l'armée française en deuil conduisait aux Invalides la dépouille du glorieux général Leclerc ; il y a huit jours, les troupes françaises d'occupation en Allemagne défilaient une dernière fois, à Baden-Baden, devant la dépouille de leur commandant supérieur, le général Sevez, tué accidentellement, le 29 février, au cours d'une partie de chasse aux environs d'Offenbourg.

François Sevez était né à Chambéry, d'une vieille famille savoyarde. Il passa sa licence en droit et se destinait au barreau lorsque la première guerre mondiale vint faire du jeune engagé volontaire de 1911 un capitaine de 1919, capitaine qui décida de demeurer dans l'armée active.

D'abord affecté à l'état-major du général Mangin, puis à celui du général Degoutte, passant par l'Ecole de guerre, le capitaine Sevez part bientôt pour le Maroc. Il s'y distingue dans les opérations contre les dissidents, prend le commandement du 4e bureau de l'état-major du général Catroux.

A la déclaration de guerre, en 1939, le colonel Sevez commande le 13e R. T. A., avec lequel il soutient de durs combats dans l'Est et à Dunkerque. Le 18 juin, en Normandie, il est fait prisonnier à la tête des derniers éléments de la 32e division légère d'infanterie, dont il avait reçu le commandement.

Ci-dessus : *une photographie du général Sevez prise en octobre 1946, à Mayence, alors qu'il s'entretenait avec le général de Monsabert.* Ci-dessous, à gauche : *Mgr Picard de la Vacquerie conduit le convoi funèbre ;* à droite : *MM. Schneiter, Grandval, ainsi que les généraux de Lattre de Tassigny, Béthouart et Kœnig suivent nue tête le cortège funèbre.*

Rapatrié sanitaire en octobre 1941, le colonel Sevez commence, comme chef d'état-major du général Juin, la besogne difficile de couvrir, face aux commissions d'armistice allemandes, l'œuvre de ses officiers, qui camouflent les stocks d'armes et les véhicules en prévision du jour où l'armée française pourrait reprendre le combat.

Le 8 novembre 1942, son intervention énergique contribue à empêcher que les forces armées n'ouvrent le feu à Alger contre les troupes américaines. Demeurant à son poste de chef d'état-major auprès du général Juin, commandant du détachement d'armée français pendant la campagne de Tunisie, il commence, dès que l'ennemi a été chassé d'Afrique du Nord, à organiser le futur corps expéditionnaire français. C'est bientôt la campagne d'Italie, qu'il fait à la tête de la 4e division marocaine de montagne, puis des 34.000 hommes du Corps de montagne. Il ouvre la voie de Rome à la bataille du Garigliano, franchissant les imprenables monts Aurunci. Il marche ensuite vers Florence.

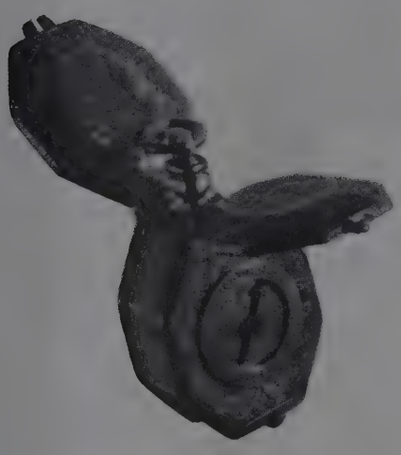
Appelé en France à la Ire Armée française, le général Sevez reçoit le commandement du front des Alpes, où les F. F. I. de la 27e division alpine luttent côte à côte avec les Marocains. A la fin de novembre 1944, le général de Lattre de Tassigny confie au général Sevez la charge du secteur du Haut-Rhin entre Mulhouse et Bâle, alors menacé par de vives contre-attaques allemandes. Le 13 décembre, il est nommé adjoint au général Juin, à l'état-major de la défense nationale, et c'est en cette qualité qu'il signe à Reims, le 7 mai 1945, l'acte qui trouvera son aboutissement le lendemain à Berlin, acte par lequel l'armée allemande se rend sans conditions.

Nommé au commandement du 1er Corps d'armée à Fribourg en septembre 1945, le général Sevez prit, le 6 octobre 1946, à la suite du général de Monsabert, la tête des troupes d'occupation françaises en Allemagne, dans une période difficile de transformations qu'il a su mener à bien.

A ses vertus militaires le général Sevez joignait de grandes qualités humaines. C'est ce qu'ont souligné, dans les discours qu'ils ont prononcés à ses obsèques, les généraux Kœnig, de Lattre de Tassigny et M. Schneiter, secrétaire d'Etat aux Affaires allemandes et autrichiennes. Il était un de ceux qui tirent leur grandeur de leur simplicité. Il est hors de doute que par sa carrière, où s'équilibrent admirablement les postes de guerre les plus dangereux et les services d'état-major les plus efficaces, il a maintenu l'esprit profond de l'armée française.

En présentant dans son numéro spécial de Noël les collections ignorées des beaux métiers parisiens, France-Illustration *annonçait que ces premiers chapitres seraient suivis bientôt de quelques autres. Louis Chéronnet, qui avait déjà entraîné nos lecteurs dans la première partie de ce voyage au royaume du bon goût et de la qualité française, entr'ouvre aujourd'hui pour eux les écrins de l'inestimable collection d'un grand horloger de la capitale.*

MONTRE EN ARGENT DANS UNE ENVELOPPE CISELÉE ET REPOUSSÉE ORNÉE DE DEUX GUERRIERS, ET DE QUATRE CARTOUCHES ; CHAINE EN ACIER PORTANT LA CLÉ A MANIVELLE ET UN CACHET A ARMOIRIES GRAVÉES. SIGNÉE ROGET, A LONDRES. (MILIEU DU XVIII[e] SIÈCLE.)



MONTRE EN ARGENT OCTOGONALE. LES DEUX VALVES DU BOITIER ET SON POURTOUR SONT ENTIÈREMENT GRAVÉS A LA FAÇON D'ETIENNE DELAUNE. DISQUE EN ARGENT, CENTRE GRAVÉ ET DORÉ, AIGUILLE UNIQUE. LES INTÉRIEURS DES DEUX VALVES SONT ÉGALEMENT GRAVÉS. SIGNÉE P. LOUTEAU, A LYON. (XVI[e] OU COMMENCEMENT DU XVII[e] SIÈCLE.) — PETIT CADRAN SOLAIRE EN ARGENT CISELÉ. (XVII[e] SIÈCLE.) — MONTRE EN CUIVRE A SONNERIE RÉVEIL AU PASSAGE. HORLOGERIE LYONNAISE. (FIN XVI[e] SIÈCLE.)

L'HEURE EN POCHE

par LOUIS CHÉRONNET

JUSQU'AU XV[e] siècle, la meilleure des excuses existait pour les retards qu'on pouvait avoir à des rendez-vous d'amour ou d'affaires : le moyen de posséder l'heure sur soi n'était pas encore découvert. L'antiquité avait bien légué à la chrétienté un procédé pour connaître à quel moment du jour l'on se trouvait au moyen des jeux du soleil et de l'ombre et un autre pour mesurer le temps écoulé grâce au passage d'une matière fluide d'un vase dans un autre ; mais gnomons et cadrans solaires, clepsydres et sabliers n'étaient que des instruments aux réponses assez approximatives. Les couvents et les églises utilisaient aussi des cierges se consumant en une journée tout juste et portant vingt-quatre divisions régulières, ce qui permettait de sonner aux heures dites l'annonce des différents offices. Saint Louis, pieux roi par excellence, réglait son emploi du temps de même manière.

Tout cela est encore loin de l'horlogerie même la plus rudimentaire qui devait naître, vers le X[e] siècle, de l'adaptation d'un système de rouages à un cadran extérieur chiffré de un à douze. Grâce à quoi étaient, tout à la fois, déterminé régulièrement le temps qui passe et indiquée l'heure juste. La place nous manque pour examiner les pièces principales des mouvements et ce que fut l'évolution de ces mécaniques que forgèrent d'abord les serruriers. Pourtant, puisque nous avons à parler non des horloges mais des montres, disons que c'est d'avoir su remplacer par un ressort, comme agent moteur des rouages, le contrepoids qui permit l'établissement et les perfectionnements des progrès nécessaires à la possibilité, à la veille de la Renaissance, de posséder l'heure en poche.

Faut-il dire que les montres furent, à leur début, considérées bien plus

XII. — Montre en argent, enveloppe cuivre. Applique cloutée sur cuir en partie disparue, ce qui permet de constater ce délicat travail de clouté de l'époque. Très beau mouvement, très grand et très beau coq ciselé couvrant un très grand balancier. N'est pas signée. (Fin XVII[e] siècle, époque dite Louis XIV.)

XI. — Montre d'or rose ; guirlandes émaillées au centre ; rosillon émail ; arbre au premier plan ; marine au loin. Signée Ferd - Berthaud, maître français du XVIII[e] siècle, époque dite Louis XVI.

X. — Montre en ors de couleur. Médaillon avec attributs de jardinage. Signée Romilly, a Paris. Montre française du XVIII[e] siècle, époque dite Louis XVI.

IX. — Montre en argent. Très beau cadran peint avec deux petits médaillons représentant des paysages et, au-dessus, deux Amours. Dans un autre médaillon, Adam et Ève avec un serpent formant automate tournant autour des personnages quand la montre est en marche. N'est pas signée. (Fin XVIII[e] siècle.)

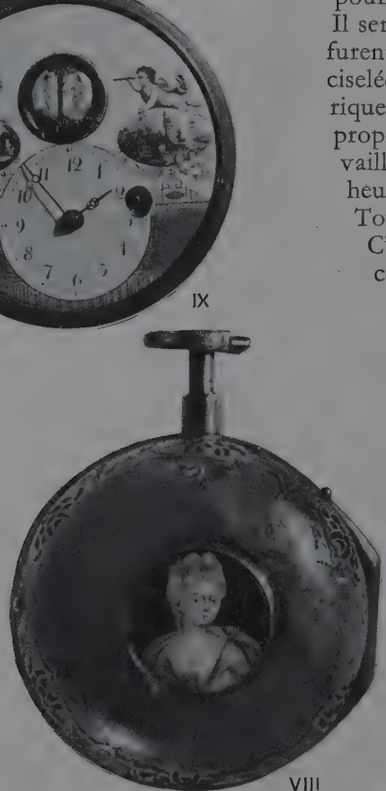
VIII. — Montre en cuivre, cadran émail a bosses. Lunette et bordure du fond finement ciselées. Mouvement a répétition. Très beau mouvement. Grand coq en verre. Signée Boucheret, a Paris. (Fin XVII[e] siècle, époque dite Louis XIV.)

VII. — Montre en argent a répétition avec automates Martin, Martine. (Fin du XVIII[e] siècle.)

XI

X

IX



VIII

VII

comme d
que comme de
leur fabrication, le
les anciens serruriers d
les rois et les grands seig
Bien que, parmi les premiè
« œufs de Nuremberg », on pe
grands berceaux de l'art d'horlog
Lyon eurent une grande réputation
La forme classique des montres, et q
plat. Mais on en trouve aussi des oval
de gland ou d'amande. Il ne faut p
cruciformes : croix latines, grecques ou
coquilles, étoiles, animaux divers. Enf
connurent un certain engoûment, on peut
réussir des modèles aussi minuscules que po
unes en bagues, bien avant la mode actue
le duc Urbin della Rovera reçut une bague
pour la plume et devenir Beaumarchais, e
Il serait trop long d'entrer dans tous les détail
furent l'objet. Les enveloppes d'or ou d'argent
ciselées, guillochées, damasquinées, émaillées, s
riques inspirés par la mythologie, la Bible,
propriétaires y figurèrent. On les vit aussi rec
vaillé qui laissait visibles aussi bien la march
heures) que celle du mouvement. Beaucoup p
Tout dans la montre a donc été prétexte à
C'est ainsi qu'en dehors des collections de
coqs, des clefs, des cadrans ou des boî
a l'immense mérite non seulement d'être
les plus diverses, mais, également, de
technique des mouvements ainsi qu
Cette collection a été constituée par
des Pépin, des Gilles, des Lepaute,
siècles l'armorial de l'horlogerie
1760 (ceux-là étaient établis
Argenteuil (l'un devait être
maisons fusionnèrent à
du Palais-Royal pou
Saint-Honoré. Un
dement. Puisse
en donn

XII

I

parce que rares)
s d'exactitude ? Dans
rirent autant de place que
rlogiers » ou « orlogeurs ». Et
t presque les seuls à en posséder.
les plus célèbres furent celles dites
ns affirmer que la France fut un des
eliers de Blois, puis de Paris, enfin de
encore loin les merveilles de la précision !
a assez rapidement, est celle d'un tambour
octogonales, carrées, ou en forme de poire,
qu'elles affectèrent aussi souvent des dessins
u prirent l'aspect de figures de fantaisie : livres,
n moment, les « oignons » larges et bombés
sque toujours, les artisans horlogers cherchèrent à
'est ainsi qu'on put parvenir à en monter quelques-
ontre-bracelet. Rappelons à ce sujet que, en 1542,
te et que le jeune Caron, avant de quitter la loupe
une du même genre pour Mme de Pompadour.
nentation dont les montres, même les plus simples,
tégeaient sur chaque face furent gravées, repoussées,
mants ou de perles et mille sujets allégoriques ou histo-
ncienne, la philosophie ou la personnalité de leurs
ne double carapace de cristal de roche finement tra-
es (il n'y en eut longtemps qu'une seule : celle des
cadrans s'ornèrent de délicates figurines de couleur.
t et ornementation, même le mécanisme intérieur.
mplètes des amateurs ont pu ne chercher que des
la collection que nous présentons aujourd'hui
de pièces rarissimes, appartenant aux époques
nir compte de la « qualité » ou de l'intérêt
auté ou de la richesse de la décoration.
eroy qui, à l'égal des Martinot, des Thuret,
des Bréguet, illustre depuis bientôt deux
. On trouve des Leroy horlogers depuis
oyal) et d'autres depuis 1798, à
horloger de la marine). Les deux
XIXe siècle, puis émigrèrent
r au début du Faubourg-
ne se décrit pas rapi-
es et leurs légendes
ns une idée !

II

III

IV

V

VI

I. — Montre d'or rose, guirlande émail. Au centre, Amour émail ton sépia. Signée F.-Berthaud. Montre française du XVIIIe siècle, époque dite Louis XVI.

II. — Montre en argent a répétition sur timbre. Boîtier avec bordure gravée et ajourée. Enveloppe formant double boîtier. Quatre médaillons avec têtes. Sujet allégorique au centre. Signée Simon Mai'r, a Neuburg. (Commencement XVIIIe siècle.)

III. — Montre d'or a quantième et trotteuse, au centre, battant la seconde. Le dos est couvert par un verre permettant de voir ce mouvement. Très grand balancier recouvert d'un très grand coq finement ciselé. Signée Hahn, a Strasbourg. (Vers la fin du XVIIIe siècle.)

IV. — Montre en métal doré avec un beau cadran aux chiffres turcs. Signée Julien Le Roy. (Fin XVIIIe siècle.)

V. — Montre en argent a double boîtier, décor personnages repoussés. Signée Franz Roth, a Augsburg. (Vers la fin du XVIIIe siècle.)

VI. — Montre croix en cuivre et cristal de roche. Au centre, cadran en argent, aiguille unique. Dans les bras de la croix, belle gravure en taille-douce ; dans le bras inférieur, Adam et Eve. Mouvement signé Etienne Bordier. (Fin du XVIe siècle.)

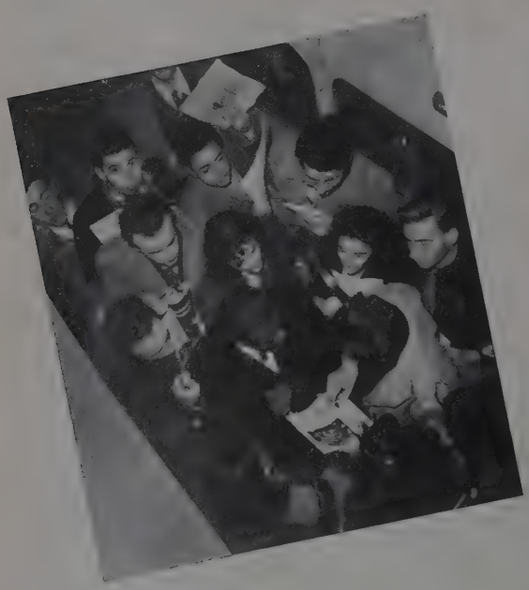
FESTIVAL DU JAZZ

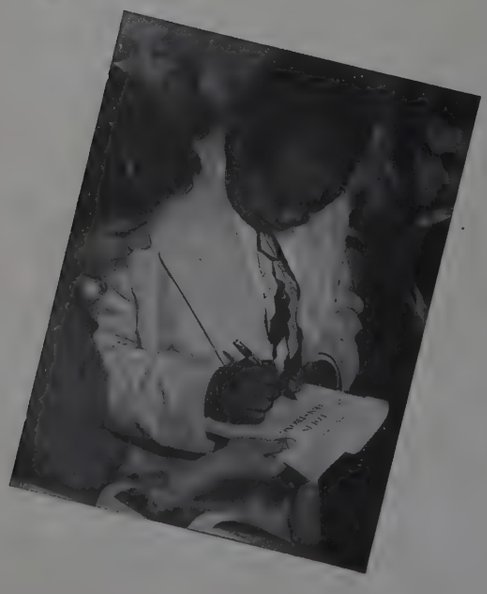
UN festival du jazz à Nice ? L'audace de la tentative n'allait pas sans effaroucher. Il y eut quelque résistance. Fière à bon droit de ses saisons lyriques, Nice pouvait-elle penser qu'au seul bruit d'une compétition internationale du jazz amateurs et curieux, venus de tous les coins d'Europe et de France, envahiraient ses hôtels et se passionneraient pour le classicisme d'un Louis Armstrong ou les innovations d'un Rex Stewart ? Au soir de l'inauguration, l'Opéra, bourré jusqu'au faîte, voit se présenter sept orchestres de jazz, choisis parmi les meilleurs du monde. Le succès est immédiat. Armstrong déchaîne son auditoire. Et la suprématie du jazz noir s'affirme. Vainqueur du tournoi, Armstrong, favori dès le premier soir, est sacré roi du jazz. On s'attendrit à le voir, tout ému, étreindre avec mille précautions le superbe vase de Sèvres que lui offre la France et qui sanctionne l'adhésion universelle.

Cependant, sa victoire place désormais au second plan la tendance nouvelle, le style « be-bop », qui rompt résolument avec les formes de l'ancien jazz. (Rex Stewart, l'ancien trompette de Duke Ellington, a brillamment défendu la nouvelle école.) Est-ce un pas en arrière ? Le succès inouï du jeune ensemble français Claude Lutter tendrait à prouver le contraire.

VELMA MIDDLETON.

LOUIS ARMSTRONG.



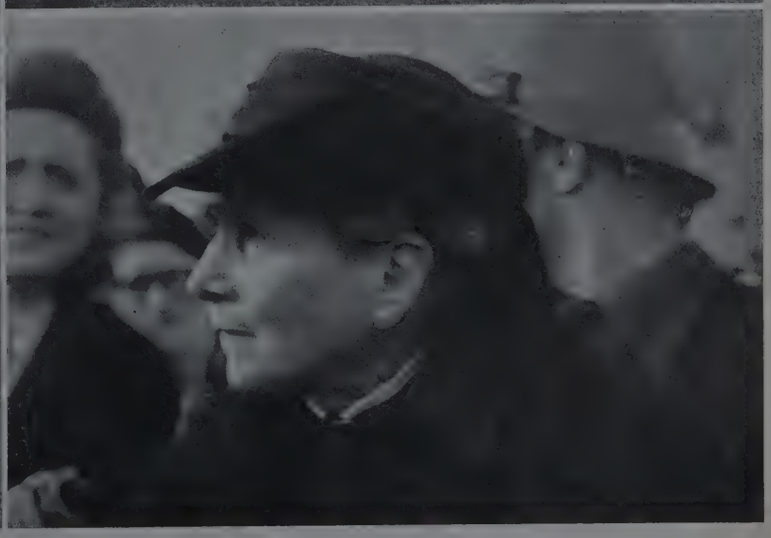


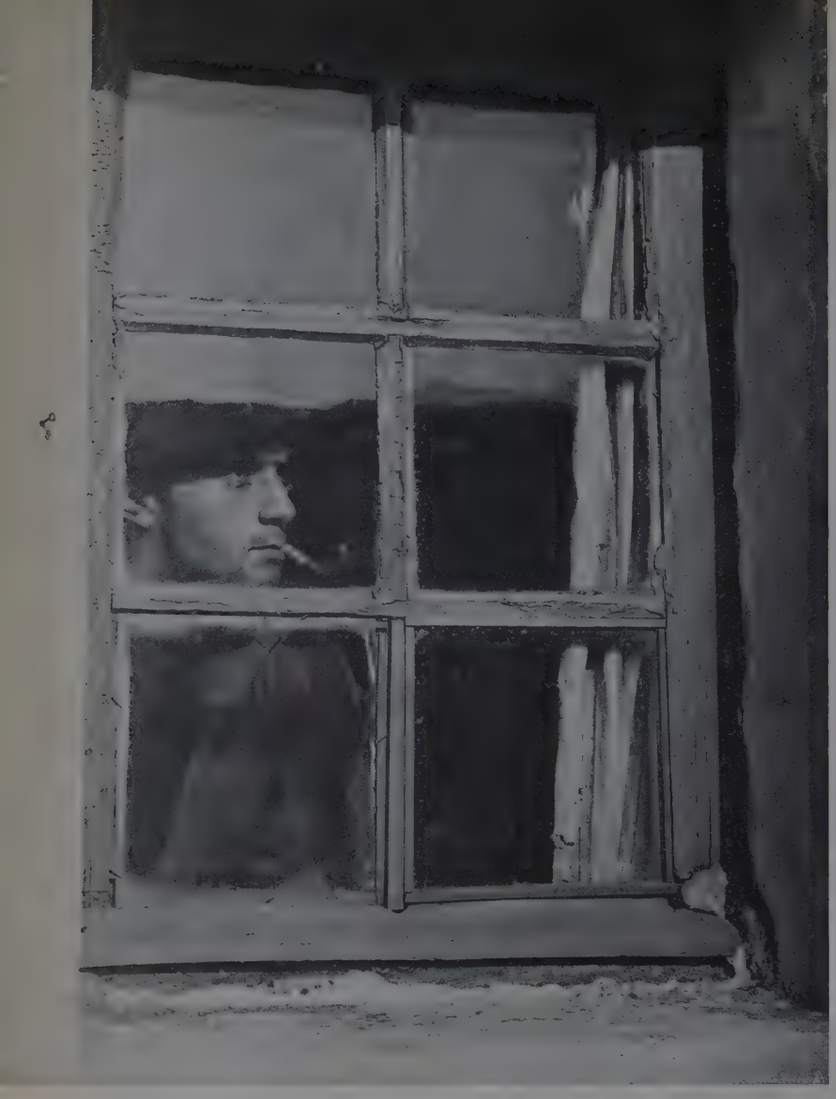
LES AMATEURS D'AUTOGRAPHES RIVALISENT D'ACHARNEMENT ET AUSSI D'ORIGINALITÉ.
Photographies Feher et P. Louis.

" LES ÉVÉNEMENTS COMMANDENT DE NE PLUS ATTENDRE "

Dimanche dernier, le général de Gaulle s'est incliné devant la statue du maréchal Foch et devant la stèle de Royallieu. Il a inauguré, à Compiègne, la rue du Général-Leclerc et a prononcé, en présence d'une foule considérable, dans laquelle on remarquait M^me^ la maréchale Foch (ci-dessous), un important discours politique.

Photographies *France-Illustration* (M. Jarnoux).





SALON DE LA PHOTOGRAPHIE

par E. SOUGEZ

UN Salon des Industries de la Photographie et du Cinéma, le dix-neuvième, a ouvert ses portes. C'est une nouvelle occasion de se pencher, avec plus d'attention qu'on n'a trop souvent coutume de le faire, sur ce qu'est devenue la merveilleuse invention de Niépce.

Tout le monde, dans le monde entier, fait de la photographie, en fait usage ou s'y intéresse à un titre quelconque, et une telle manifestation suscite chaque année une grande curiosité et comble l'attente des professionnels et des amateurs.

Car ces industries vont à grands pas, activées par le progrès de la science et les exigences du public. C'est une course à la précision, à la rapidité, à la sensibilité, à la légèreté du matériel, à la réduction de son volume et, à la fois, à l'amplification des images.

Il semble donc que la photographie soit parvenue, de nos jours, à un moment de son évolution où il est opportun d'en faire le point.

Disons d'abord qu'elle existe par elle-même, indépendamment de ces progrès, et que sa position présente est avant tout d'ordre esthétique. Le photographe d'aujourd'hui ne photographie plus n'importe quoi n'importe comment. Il existe un « esprit photographique », qui procède d'un véritable « art de voir », de voir en photographe. Art particulier, inspiré par ce que ce procédé graphique a de propre dans l'étendue de ses moyens et par une trinité de lois auxquelles il doit rester constamment soumis. D'abord, le choix du sujet, la façon particulière dont il doit être abordé, isolé du monde qui l'entoure, le submerge parfois, et avec lequel il se confond, au point, souvent, de passer inaperçu. C'est une des grandes vertus de la photographie de pouvoir ainsi détacher, isoler un élément confondu et d'en faire un essentiel catégorique. Deuxième loi, la composition est celle-là même qui régit l'ordre de tous les arts figuratifs : choix du point de vue, distribution harmonieuse des éléments du sujet, lignes, formes, volumes, valeurs. Enfin, l'exécution : éclairage, application de la technique selon les effets recherchés, C'est alors le jeu du savoir et de la maîtrise professionnels, seule action « mécanique » de l'œuvre, gouvernée ici par des principes absolus, mais qui offrent à l'exécutant d'inépuisables ressources. Ces lois sont, autant par leurs exigences que par les libertés qu'elles accordent, la base de toute création originale, les moyens d'expression de toute personnalité, donc l'armature de cette nouvelle esthétique de la photographie. Il aura fallu du temps et des efforts pour la libérer des conceptions anciennes, qui procédaient systématiquement de la peinture et du dessin. C'est là, surtout, qu'est le progrès accompli.

Ce qu'on a pu appeler, très justement, « nouvelle vision du monde » a élevé la photographie à la hauteur d'un art. Aucun autre processus ne peut aussi bien exprimer la vie sous tous ses aspects, non seulement traduire, mais, à volonté, exalter le caractère propre des êtres et des choses, leurs attitudes, leurs expressions, leurs sentiments mêmes. Les matières des objets, l'atmosphère des lieux sont restituées avec une fidélité qui touche ceux qui savent lire ces prestigieuses images, écouter leur langage précis. Oui, langage ; car, alors, la photographie ne parle plus seulement aux yeux. Elle suscite des pensées, elle émeut comme la nature elle-même.

C'est à tout cela que s'attachent les photographes d'aujourd'hui, et, particulièrement, cette Ecole française qu'animent à la fois l'esprit de tradition et l'adhésion aux nouveaux concepts.

Une exposition de ses travaux complète ce Salon des Industries, rapprochant ainsi l'œuvre et ses instruments.

Ces produits de la science mis au service de l' « esprit photographique » le font avancer à un rythme majeur. Les facilités matérielles libèrent l'esprit du praticien. La rapidité des émulsions nouvelles, la perfection des plus récentes formules optiques, l'actinisme de ces éblouissantes flashes électroniques, qui relèguent le magnésium dans de définitives ténèbres, lui permettent d'arroser de lumière tout le champ d'un sujet et de l'enregistrer avec une rapidité inouïe. Le matériel du laboratoire moderne n'est plus seulement pratique et confortable : avec une perfection raffinée, il est devenu élégant, laqué, chromé et de grand style, comme celui des centres chirurgicaux. Les appareils, les « cameras », dans les petits formats, accusent une même volonté de perfection tout à l'honneur de l'industrie française, donnant à espérer qu'elle prendra bientôt la place de nos voisins défaillants.

Et la couleur, tant attendue ? La prestigieuse couleur, rapide, simple et, surtout, exacte et « sur papier » ? Verrons-nous enfin, cette année, ce rêve parfaitement réalisé par une ou plusieurs des grandes firmes qui s'y attachent ?

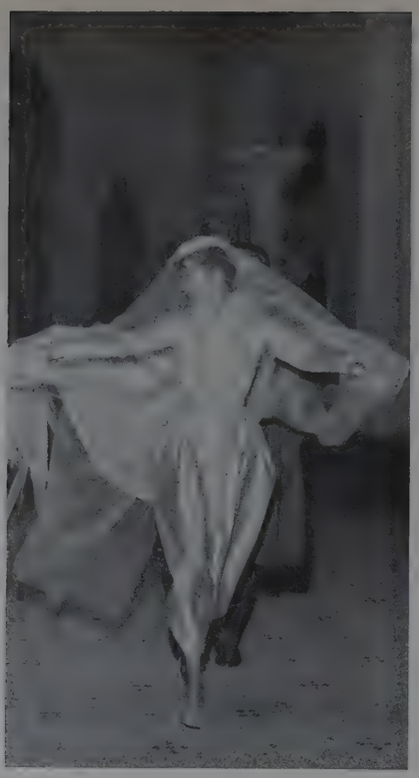
Et le relief, non celui de l'antique stéréoscopie, mais le « monoculaire », celui qui suspend dans l'espace une troublante image virtuelle ? On nous dit que le jeune inventeur français à qui nous le devons déjà parachève une merveilleuse machine... Verrons-nous aussi cette nouveauté sensationnelle dont un écho d'Amérique nous informe : des émulsions inaltérables, incorporées à la masse même de leur support de verre et offrant à l'œil (par quel sortilège ?) l'illusion d'un pseudo-relief ?

Tout cela, bien d'autres choses encore, au service de cette photographie maintenant dégagée de sa gangue et qui marche à grands pas, à côté du cinéma, son enfant prodige, qui s'était permis de la devancer.

« FENÊTRE », PAR AMSON.

« COMÉDIE-FRANÇAISE », PAR RENÉ-JACQUES.

« TULIPES », PAR SOUGE



En ces premiers jours de mars, les grands couturiers de la capitale viennent de présenter aux élégantes parisiennes leurs créations de printemps, et il semble que Paris ait voulu pour la circonstance rejeter le manteau de neige qui l'a quelque temps recouvert, afin que la légèreté du ciel et la douceur des après-midi s'accordent avec la fraîcheur des toilettes. La fantaisie des modèles ne pouvait d'ailleurs que paraître plus gracieuse encore alors que les rives de la Seine se parent déjà de ces brumes irisées qui annoncent les tiédeurs d'avril. Mais, si un grand nom de la haute couture n'a pas craint de laisser affronter à ses modèles les pures académies des statues du Louvre, n'est-ce pas pour prouver que la mode parisienne est toujours toute de classicisme et de sobriété ? Serait-elle, il est vrai, digne de Paris s'il n'en était pas ainsi ?

A GAUCHE, CI-DESSUS ET CI-DESSOUS : JACQUES FATH. A DROITE, DE HAUT EN BAS : MAGGY ROUFF, JACQUES GRIFFE ET MOLYNEUX.

COLLECTIONS DE PRINTEMPS

Cent cinquante rebelles faisant partie du groupe qui vint bombarder Salonique arrivent dans cette ville après leur capture par les troupes régulières.

FRANCE-ILLUSTRATION EN GRÈCE

DESTIN DE LA MACÉDOINE (*)

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

SALONIQUE étale en vain, entre sa colline et la Méditerranée, la ceinture un peu nouveau riche de ses buildings en réduction, à l'échelle d'un entrepôt balkanique — le tout de style byzanto-américain. Au contraire, ce modernisme hâtif, plaqué au nom de la prospérité sur les antiques quartiers de la ville haute, apparaît dérisoire en ces temps de lente agonie. En effet, Salonique n'est pas une cité à elle-même suffisante, comme Athènes, qui arrive à subsister en se dopant de produits anglo-américains : il s'agit d'un phénomène plus simple ; ce n'est qu'un port, ce n'est même qu'un simple débouché, le terminus du Vardar. Il y a donc asphyxie depuis la fermeture des frontières.

ATMOSPHÈRE DE TRISTESSE ET DE PEUR

La tristesse particulière de Salonique — elle est partout, aussi bien dans le quadrillage des grandes artères que parmi l'enchevêtrement des ruelles. Sur combien de tragédies repose le semblant d'affairement de la cité ! Quatre ans après, que d'échoppes sont encore fermées, couvertes de leurs minables devantures en bois, qui donnent à certaines rues des aspects de palissades ! Quatre-vingt mille Juifs ont disparu dans les fours crématoires ; il ne reste, de la plus prospère communauté israélite du Proche-Orient, que quelques survivants réduits aux métiers de hasard, comme des débutants. Certains sont partis pour la Palestine, la plupart sont en quête de visas pour des pays plus rassis.

Plus morne encore est la normalisation du pauvre monde, de celui des réfugiés. Il y a là une décence pitoyable ; allez donc dans un de ces immeubles de plein centre, encore extérieurement parés de prétentions bourgeoises, qui servent à l'enrégimentation : c'est de la misère entretenue, subventionnée, le *statu quo* du désespoir. On retrouve tous les stigmates de la dégradation par l'entassement organisé, figé par les mois, par les années peut-être — tout ce que peut suggérer une communauté de malheureux. Ces dizaines de milliers de réfugiés, on tâche de les soutenir par la distribution de quelques billets mensuels, de quoi ne pas mourir de faim, et cependant ils pèsent sur la cité de leurs masses amorphes et immenses : ils sont les symboles de la guerre.

Heureusement, tout près de là, on est réconforté par l'U. N. S. C. O. B., autrement dit la Commission balkanique, la seconde ou la troisième, en internationale ardeur : cette organisation est toute à l'accomplissement du mandat décerné par l'O. N. U., qui est de constater les violations des frontières de la Grèce par ses voisins septentrionaux et de s'efforcer de favoriser la reprise des rapports normaux entre ceux-ci et la Grèce.

Quant à la conciliation, on sait ce qu'il en est advenu : il ne reste donc plus que la constatation. Ainsi, la petite république des diplomates est à la recherche de la preuve, du fait patent, incontestable, dépassant le faisceau des présomptions, des quasi-certitudes. Pour ce faire, on a longtemps interrogé des témoins, pour toujours retomber dans les mêmes réponses patriotiques et imprécises, auxquelles il fallait appliquer un quotient de rabais. Les délégués, las de leur univers en trois points — l'Hôtel de la Méditerranée, la pâtisserie et le restaurant — ont étendu leurs recherches jusque dans la nature, au moyen des groupes d'observateurs, des jeunes gens, évidemment, promus à la qualité « d'yeux et d'oreilles » de la commission. Au préalable, il y a eu la question de la couleur, étant donné qu'une malheureuse coïncidence vouait également les dérivés de l'O. N. U. et l'emblème hellénique au bleu et blanc. On choisit le jaune ; à la suite de quoi la radio de Markos promit de peindre en cette teinte, après déshabillage,

(*) Voir *France-Illustration* des 31 janvier, 7, 14 et 21 février 1948.

tout observateur capturé. Néanmoins, les groupes sont bravement partis au ratissage des montagnes ; les rapports affluent...

Plus encore que de désespoir, l'arrière-goût de Salonique est de peur, d'une peur diffuse et multiple, comme lorsque le danger est à la fois lointain et présent. Salonique peut braver les andartes de Chalcédoine, elle n'est pourtant qu'une proie virtuelle — quelques journées de marche le long du Vardar pour les divisions de Tito. Elle n'est séparée de son destin que par l'hypothèque morale des Etats-Unis ; elle préférerait un appui plus matériel, sous forme de troupes américaines ou internationales.

Pourtant, l'énigme de la Macédoine n'est pas dans le découragement apparent de Salonique. Je l'ai découverte sur l'Acropole, en un couvent grec. Il était une étrange joie, presque une volupté, dans le jardin des religieux, où se combinaient les débris de colonnes antiques, les plumages des paons et les pampres descendant de terrasse en terrasse jusqu'au cloître, paré du confort oriental. Je me trouvai dans une pièce merveilleuse, avec des divans profonds, des tapis moelleux, des samovars en cuivre : sur les murs brillaient les immenses auréoles d'or de la Vierge et des saints. C'est alors qu'un Père m'entraîna vers une fenêtre

La petite ville de Kastoria, à la limite, aux confins de l'Albanie, de la Yougoslavie et de la Grèce.

béante, où, par delà deux icones toutes raides, j'aperçus un panorama immense; après la ville, qui portait les cubes blancs de ses demeures vers la mer, après le large golfe, un gros nuage tamisé paraissait reposer à même l'eau : c'était le mont Olympe. Et le moine, désignant tout presque extatiquement, cria ce seul mot : « Byzance ! »

EN MACÉDOINE, ON EST POUR OU CONTRE LA GRÈCE

Laissant Salonique, qui devait être bombardée quelques jours plus tard, j'ai parcouru la Macédoine. Au lieu de la guerre civile, comme dans le reste de la Grèce, je me suis trouvé dans une croisade, celle de l'hellénisme. La vieille question de Macédoine apparemment réglée, en 1923, par le fameux échange des populations — on avait troqué 2 millions de Grecs d'Asie Mineure contre 1 million de Turcs locaux — renaissait avec la question des « Slavo-Macédoniens ». De nouveau, ces montagnes fiévreuses, ces villages primitifs en torchis, ces paysans baragouinant leur patois pot-pourri étaient disputés par les éternels concurrents ; à peine parlait-on, à travers la contrée, de communisme et de Markos, on était revenu à l'ère des komitadjis. Que ce soit le maréchal Tito qui ait réclamé un Etat macédonien sous son égide, les Grecs n'en sont pas moins repris par la psychose de « l'ennemi traditionnel », le Bulgare. En effet, le caractère foncièrement hellénique de la Macédoine avait été recouvert par une couche de bulgarisation pendant l'occupation, cette triple occupation où les convoitises italiennes avaient été frustrées par Sofia, grâce à la partiale « neutralité » allemande (1). « Depuis leur défaite, disent les Grecs, les Bulgares ont simplement troqué leur cheval blanc contre un rouge, leur but est toujours l'annexion. Ils continuent, assurent-ils, avec la N. O. F. (Comité bulgare de libération nationale), le vieux projet du « tsar Ferdinand », la Grande Bulgarie : le tout avec la complicité de Markos, protecteur de la minorité slavo-macédonienne. » Quoi qu'il en soit, en cette marche du monde méditerranéen, il y a simplification : on est pour ou contre la Grèce. Ici, il n'est pas de critique : tout apparaît bon, même le gouvernement de coalition, même le brave allié américain ; les combinaisons de la politique comme les spéculations du drachme ont disparu au profit de cette notion primaire, l'appartenance à l'hellénisme, en somme, le patriotisme.

UNE VILLE CONVOITÉE : KASTORIA

Je partis le lendemain pour Kastoria, petite ville accrochée dans un coin qui s'enfonçait à la limite de l'Albanie et de la Yougoslavie. Il me fallut procéder par convoi — on était en pleine contrée andarte. Toute la journée, la longue file des camions fit du saute-mouton à travers un inextricable brouillamini de bosses et de creux : le pays était comme une pâte rouge soulevée de pustules, collines grises de cailloux ou montagnes veinées. Le soir nous amenait au pied de cimes neigeuses, quand apparut soudainement, après un tournant, la nappe violette d'un lac encerclé de hauteurs verdoyantes. Il y avait un pic incongrument chauve au milieu de l'eau, relié à la terre par un isthme recouvert de maisons : c'était Kastoria, où, assez curieusement, j'ai retrouvé ce que pouvait être une cité grecque de l'antiquité : une petite cellule compacte au milieu du danger.

D'être considéré sinon comme un héros, du moins comme un homme courageux, simplement pour m'être rendu en ce lieu, me surprit assez ; mais il paraît que les Grecs extérieurs se refusent obstinément au déplacement, même à coups de primes et d'avancement — c'est que Kastoria fait partie de la liste noire des villes exposées aux entreprises de Markos. A vrai dire, de par la position géographique, le péril ne paraissait pas bien grand ; au haut de la montagne, quelques canons étaient, comme des dieux tutélaires, chargés de foudroyer les andartes qui tenteraient de forcer l'isthme : vainement avaient-ils attaqué il y a six mois. En fait, l'hostilité environnante des massifs, parfois illuminés des feux de camp des bandes, avait développé le complexe de la garnison assiégée. « Nous sommes tous des soldats, me disait l'employé de banque qui parlait le français, prêts à mourir pour la défense de notre héritage hellénique. » En fait, l'héroïsme civil se bornait à supporter le couvre-feu à 9 heures et à fournir des hommes mûrs — de quarante-cinq à cinquante ans — pour des patrouilles nocturnes, les plus jeunes ne devant pas gaspiller des forces précieuses. L'existence apparaissait aussi normale que dans les autres bourgades, et même la fameuse industrie de la fourrure, consistant à fabriquer des manteaux mille pièces avec les rebuts du monde entier, avait repris une certaine activité. C'était à la fois un vase clos, une petite république et une forteresse de secours : on assistait dans les temps modernes au vieux phénomène de la ville civilisée contre la campagne menaçante.

KORISSOS VIT EN PERPÉTUEL ÉTAT D'ALERTE

Pendant que Kastoria redoute un coup de main, se poursuit, dans la proximité, la guerre pour les villages, qui est surtout celle du recrutement et de l'hébergement. En ville, on distingue *grosso modo* deux catégories de villages : les nationalistes, qualifiés de grecs, et les rebelles, déclarés « slavo-macédoniens » ; en fait, tout dépend de l'occupant, comme je devais m'en apercevoir le lendemain. Dans ma naïveté, j'avais exprimé l'intention de me rendre seul à Korissos, hameau « sûr », tout juste à quelques kilomètres à l'autre bout du lac. Aussi ma surprise fut grande d'être escorté par cinq camions bondés de troupes armées jusqu'aux dents. On mit deux heures à atteindre Korissos, à cause de l'épluchage de la route : pendant qu'un soldat balayait la chaussée avec un détecteur de mines, tout un groupe lardait les endroits douteux de coups de couteau investigateurs ; cela ressemblait assez à la chasse aux truffes. Mon interprète, le héros de la veille, recommandait soigneusement au chauffeur de bien suivre les traces de la voiture précédente. Notre arrivée fut sensationnelle. Je fus aussitôt disputé entre les autorités civiles et militaires du lieu ; cela se termina par la victoire de ces dernières, c'est-à-dire que je fus conduit à la gendarmerie.

C'était l'ancienne école — demeure construite en pierre — qui faisait château fort au milieu des masures en torchis rougeâtre. La militarisation se marquait par des barbelés, des blockhaus en sacs de terre et les fenêtres-meurtrières. Les braves gendarmes étaient en état de siège plus ou moins permanent, vingt-deux attaques en quelques mois. Cela se passait selon un processus bien simple, toujours le même : leur autorité, s'épanouissant sur tout le village avec la lumière, se ramenait pendant la nuit à ce retranchement. Dès le soir, on s'y enfermait soigneusement : c'était alors un caravansérail fortifié, toute la population s'étant entassée dans les deux salles de classe. Le flot des andartes, descendus en masses compactes de la montagne, finissait par battre la forteresse. Pendant des heures, les assaillants tiraillaient sur la gendarmerie à partir des maisons environnantes, tout en hurlant de terrifiantes menaces, puis disparaissaient avec l'aube.

On alla examiner les destructions. Un jeune homme m'entraîna silencieusement vers une maison brûlée, dont il restait un pan de mur. Ses traits aigus étaient encore accentués par le deuil de ses vêtements. Il me montra du doigt l'endroit, puis partit. L'adjudant expli-

(1) D'après le recensement de 1940, la population de la Macédoine grecque comptait : 1.492.000 Grecs, 64.000 Slavophones et 15.000 Bulgares.

qua : les andartes avaient tué quatre personnes de sa famille — son père et sa mère, sa belle-sœur et son neveu — parce que son frère était soldat. On me donna les détails, comme d'une chose accoutumée : les parents avaient été abattus à la mitraillette, le bébé, jeté dans les flammes, mais la femme avait été torturée au couteau. Puis on s'en alla plus loin, vers d'autres demeures incendiées, masures si pauvres que les ruines se bornaient à un peu d'argile desséchée.

La vie continuait quand même, et j'apercevais, entre quelques toits intacts, les hommes dans les champs.

Pendant ce temps, un bataillon avait fait halte à Korissos, en route pour le hameau andarte niché dans un creux de la colline voisine. Je l'y accompagnai : cette fois, le spectacle était contraire, il était d'intégralité et de solitude. Ne restaient que les êtres neutres de la guerre, quelques gosses en haillons, rapidement familiers, deux ou trois vieillards trop cassés pour les sentiers et une troupe de petits cochons qui avaient été oubliés. Les rebelles avaient cependant crayonné sur les murs quelques inscriptions de bienvenue, dont la plus originale était ainsi conçue : « Sophoulis, la pipe à la bouche, a tout juste fait un trou dans l'eau. »

Sur la frontière d'Albanie, des soldats réguliers réduisent une position occupée par les rebelles.

Toute une humanité arrivait à hue et à dia par le chemin de la plaine : de jeunes beautés villageoises, aux figures à moitié cachées dans des voiles, marchaient avec de lourds déhanchements, en chantant ; des bourricots portaient de tout, surtout des hommes ; il y avait aussi de grinçantes et bibliques charrettes traînées par des bœufs tout petits, pour les ancêtres. Tout cela venait de Kastoria : les réfugiés, profitant du passage des troupes, étaient revenus chez eux pour quelques heures. Bientôt, les fumées des cheminées témoignèrent d'un regain de la vie domestique.

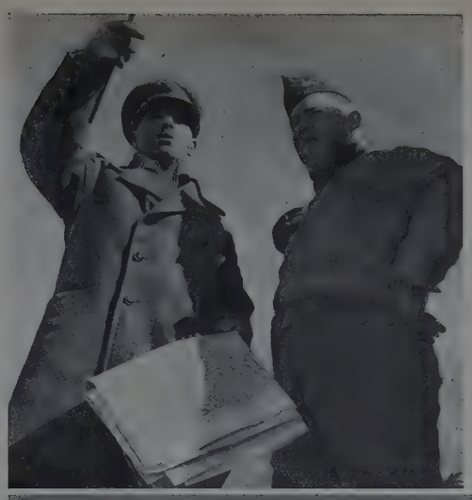
Ainsi, de par toute la Macédoine, le jeu des apparitions militaires réglait les courants humains. Ce qui me frappait surtout, en ce cache-cache, était une sorte de stoïcisme, une étrange adaptation, sans doute issue d'une habitude centenaire de l'insécurité, sinon du fatalisme oriental.

UN ÉPISODE DE GUÉRILLA

A Kostoria, il était de notoriété publique que la brigade s'apprêtait à une attaque surprise, sans doute dans la région de Nestorion, en ces monts Vitzi qui servaient de repaire à une bande de 1.000 andartes. « Je vous ferai voir des choses intéressantes, m'avait dit le général, départ demain, à 7 heures. » Malgré une tempête de neige pendant la nuit, le ciel était clair au matin. L'opération fut confirmée. On partit. C'était le 8 février.

Il était manifeste que c'était un état-major qui se déplaçait ; il y avait une automitrailleuse, d'où surgissait la tête du général, des jeeps pour les officiers d'état-major, et quelques camions d'escorte. Le ruban blanchâtre de la route était parfois taché par les houppelandes noires des bergers, qui tâtaient le sol avec des baguettes ferrées — ils cherchaient les mines. Un embouteillage annonça le village de destination, appelé Kalohori, juste au pied des hauteurs. On s'installa d'autant mieux que c'était le vide, les habitants ayant été contraints de suivre les andartes dans leur retraite. L'intégration militaire fut rapidement faite avec dextérité, et aussi avec l'habituelle bonhomie grecque. Le général était dans la plus belle maison, avec escalier-échelle et odeur d'étable. Pendant qu'on installait le confort moderne militaire — téléphone, radio et cafés turcs — les officiers s'étaient établis devant leurs cartes avec de gros crayons rouges. Dehors, les voitures furent mises en carré dans une cour et quatre canons placés sur une terrasse, leur gueule menaçant les montagnes indifférentes. Tout se mit à fonctionner parfaitement, à preuve les ronflements des moteurs, les nasillements des radios, les hurlements des téléphonistes. Un canon cracha un boulet dans la nature : l'opération avait commencé. Il s'agissait de conquérir une bande montagneuse en bordure de l'Albanie ; trois colonnes, fortes chacune d'un bataillon, devaient s'enfoncer dans le dispositif ennemi, que deux compagnies de commandos s'efforceraient de tourner. L'effectif total était de 2.000 hommes.

Quittant le quartier général, je pus rejoindre un bataillon en marche, qui, de loin, apparaissait comme une ligne mouvante à flanc de colline. Quelques dizaines de mules formaient



De haut en bas : *Le colonel Adams, chef du groupe américain détaché auprès de la 15e division, s'entretient avec le commandant de cette unité. — Un commando pénètre dans un village qu'il vient de capturer. — Quelques membres de la commission de l'O. N. U. au cours de leur voyage dans la zone des combats. — L'une des cinq mines posées devant le convoi où se trouvait notre envoyé spécial.*

le train des équipages — elles allaient lentement, d'un pas grave, aussi impassibles que leurs mentors, bergers réquisitionnés, qui, enveloppés d'immenses manteaux de bure, semblaient simplement continuer leur errance perpétuelle, très loin des présentes contingences. Au delà il y avait les soldats, qui, bien qu'encombrés d'armes, s'en allaient exactement comme des paysans, avec une lourdeur efficiente. On traversa un village : j'avais oublié la guerre, quand, à quelques kilomètres à droite, sur un gros pic rugueux et noir, le Flazeta, éclata une fusillade : le bataillon voisin était engagé. Cela dura un quart d'heure, et tout redevint paisible. Après une descente, on regrimpait une autre pente, lorsque quelques balles sifflèrent : une mitrailleuse tirait sur nous du haut de la montagne. Tout le monde s'arrêta comme s'il s'agissait d'une pause, mais un officier cria des ordres; alors, les soldats se mirent au travail, posément : pendant près d'une demi-heure, mortiers, mitrailleuses et simples fusils se déchaînèrent sur la hauteur suspecte; les canons de l'état-major expédièrent quelques obus de secours. Puis ce fut fini ; seule, la radio hurlait pour demander des ordres. Après une longue attente, on repartit; il n'y avait pas de mitrailleuse au sommet.

A la tombée de la nuit, après deux ou trois engagements de ce genre, on n'était plus qu'à quelques kilomètres de la frontière : il était manifeste que les andartes avaient pu se retirer, se bornant à couvrir leur retraite de petits combats d'arrière-garde. On grimpait une nouvelle montagne, quand un homme fut tué d'une balle en plein cœur. Après un long tir de représailles, les officiers décidèrent de remettre la poursuite au lendemain. Ce fut alors la scène éternelle, comme sur les gravures d'autrefois, du campement à même les pentes enneigées ; des feux de camp éclatèrent dans les ténèbres, et les soldats, accroupis, étrangement difformes à la lueur incertaine des flammes, se mirent doucement à chanter des mélopées — il s'agissait d'amour et de mort, comme m'expliqua un officier. A un moment donné, il y eut le remue-ménage d'une discussion sérieuse, et un homme, apparemment un berger comme un autre, fut conduit auprès du commandant. Après une sorte d'interrogatoire, l'arrivant se dirigea vers le feu où j'étais, et s'assit, muet. C'était un andarte qui venait de se rendre volontairement. Les foyers mouraient peu à peu, et les hommes s'endormaient à même la neige, à peine protégés par leur capote, comme des bêtes. Un froid glacial me transperçait les os ; seul l'andarte veillait, les yeux étrangement fixés sur les derniers tisons.

Le réveil de la troupe fut d'une gaîté enfantine ; mais, pendant que je me frottais les yeux, un officier me tendit des jumelles : sur une montagne, à côté d'une grosse borne blanche, se déplaçaient des petits points noirs, c'étaient des andartes qui franchissaient la frontière. Dès lors, l'opération étant pratiquement terminée, je profitai d'un convoi d'évacuation pour regagner l'état-major. Ce fut, en vérité, un retour bien étrange, presque irréel, avec l'andarte marchant comme un automate et le cadavre, enveloppé de toile, qui balançait, comme sur quelque houle, au pas régulier de sa mule. Tout l'appareil funéraire consistait en une simple planche attachée perpendiculairement au bât de l'animal ; il y avait dans cet ensemble quelque chose de lugubre. Dans un petit hameau, quelques habitants emportèrent le corps dans la petite église pleine de clair-obscur : là, on le déposa sur une dalle devant l'autel, et un vieux prêtre psalmodia les prières. Une femme, ayant soulevé un coin de la toile, se trouva face à face avec le visage blême du mort et s'effondra. Alors s'élevèrent de partout des cris déchirants, qui persistèrent jusqu'à ce que le pauvre tué eût repris sa position de voyage.

On arriva sans autre incident à l'état-major, où régnait le contentement. On n'avait certes pas encerclé et anéantit les andartes, mais on en avait tué une vingtaine et sans doute blessé beaucoup d'autres, parce qu'il y avait « beaucoup de sang sur la neige ». Cela sans compter la récupération des montagnes. Quant aux pertes gouvernementales, elles se montaient à cinq morts et à sept ou huit blessés. Somme toute, la proportion était favorable. Mais l'observateur américain ne paraissait pas partager cette euphorie : sans doute comparaît-il les résultats de l'opération avec les frais engagés.

Je rentrai le lendemain à Kozani : je n'avais sans doute pas assez apprécié les efforts des chasseurs de mines ; on en détecta cinq sur la route, qui furent soigneusement rangées côte à côte dans une boîte, où elles paraissaient étrangement innocentes.

UNE AFFAIRE INTERNATIONALE

Ainsi, en Macédoine, la fureur de la petite guérilla se superpose assez paradoxalement à une certaine mollesse dans les batailles « en règle » ; en somme, l'hellénisme de l'avant-garde, si coriace sur ses petites positions, se ménage quant au problème d'ensemble : le destin de la Macédoine. Ou, plutôt, on réserve ses forces, tout son stock d'actif, pour le grand moment de la décision. L'armée fonctionne sur l'économie humaine — « nous sommes si peu nombreux pour nos grandes tâches » y entend-on constamment — et aussi sur la préservation de la matière : quelle ne fut pas l'indignation d'un officier grec auquel on suggérait la destruction d'un village abandonné de la montagne qui servait d'asile aux bandes. Il répondit finalement que les troupes grecques avaient trop de respect pour la propriété privée pour une pareille extrémité. Quant aux andartes, ils donnent certains signes d'embourgeoisement depuis que Markos a été forcé de recourir à l'accroissement par enlèvement ; ils sont mélangés maintenant. Au fond semble prévaloir dans les deux camps l'arrière-pensée que l'affaire grecque est bien au-dessus des Grecs, qu'elle est internationale : dans ces conditions, à quoi bon un supplément d'ardeur sans résultat effectif sur l'ordre actuellement établi dans le monde par ceux qui ont réellement la force ? Il faut donc attendre que la Macédoine soit réellement en jeu, soit sur le tapis vert, soit en de plus grandes batailles. Certes, d'ici là, il n'est pas de connivence ; il y a au contraire une sorte de pratique complexe de la domination et de la cruauté, mais qui semble limitée, par certaines règles sous-entendues, à des objectifs précis : préparer les positions d'avenir ou jeter des éléments de manœuvre dans la grande mêlée au-dessus, à l'étage international, à l'égard des adversaires, certainement, mais peut-être aussi envers les protecteurs.

Photographies A. P., Sparks et U. P.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

VICTOR HUGO A HAUTEVILLE-HOUSE

DU PREMIER ÉTAGE DE « LA FALLUE », JULIETTE DROUET APERCEVAIT HAUTEVILLE-HOUSE.

LE 16 mai 1856, Victor Hugo, qui était à Guernesey depuis six mois, y acheta la maison de Hauteville-House « pour le prix et somme de 51 quartiers, 4 denerals et 3 quints de froment de rente », soit 24.000 francs, dont il versa 13.920 francs comptant. Pour la première fois de sa vie, le poète devenait propriétaire. C'était grâce à la littérature.

Les Contemplations avaient paru le mois d'avant, en même temps à Bruxelles et à Paris. Ce fut un succès foudroyant. Victor Hugo, qui soudain se trouva presque riche, put acheter cette maison, bâtie au début du siècle par un corsaire anglais. Bien plus, il put l'aménager et la meubler entièrement à son goût. « Depuis la dernière poutre jusqu'à la dernière tuile, a-t-il dit, *les Contemplations* paieront tout. Ce livre m'a donné un toit. »

On avait une maison d'importance, à cette époque, pour 24.000 francs : quatorze fenêtres sur la rue, trois étages — auxquels Hugo ajouta le fameux *look-out* — un jardin... Et il n'en coûtait pas très cher de la meubler de façon originale. C'est ce que fit Hugo pendant trois ans, adaptant son génie à une œuvre d'ensemblier. Il fit travailler sous sa direction les menuisiers de l'île. Il courut les vieilles maisons, les brocanteurs, les fermes dans la campagne, à la recherche de meubles anciens, de boiseries, de porcelaines, de soieries, de tableaux. On le voyait revenir le soir, suivi de voitures chargées de coffres, d'armoires, de bahuts. Le résultat fut une installation étonnante, qui passait pour un palais des Mille et une Nuits, et qui est demeurée telle que le poète la créa. Les biographes d'Hugo l'ont souvente décrite. M. Jean Delalande, dans un livre abondamment illustré (Albin Michel), nous la fait en quelque sorte visiter pièce par pièce. « Hauteville-House, disait Charles Hugo, sera un jour un véritable autographe de trois étages, comme un poème en plusieurs chambres. » Poème prodigieux, en effet, s'il n'est pas toujours du meilleur goût.

Le moyen âge et la Renaissance s'y mélangent au Louis XV et à l'Extrême-Orient. La profusion supplée au style. Ce ne sont que bois sculptés, émaux, fers forgés, colonnes torses, cuivres, bronzes, laques, carreaux de Delft, vitraux, culs de bouteilles, statues et cariatides. Il y a le couloir aux Faïences et le salon des Tapisseries, le salon Rouge et le salon Bleu. Mais le plus beau, si l'on peut dire, est sans doute, en bas, la salle à manger, en haut, la galerie de chêne.

Ce bric-à-brac a son ordre. Une idée y règne qui est la glorification du maître de céans. Cela se voit à plus d'un détail, et notamment à trois choses : les inscriptions, les cheminées, les fauteuils.

Les inscriptions couvrent les murs, surmontent les portes, ornent les meubles. Ne parlons pas des V. H. qui, monumentaux, sculptés ou peints, en relief ou en céramique, mettent la griffe du poète sur les endroits les plus en vue de la maison. Mais, partout, des devises, des sentences, des maximes, le plus souvent en latin, proclament la grandeur de l'homme, l'amertume de la vie, la majesté de l'exil, le sacrifice à la patrie, l'amour de l'humanité. Au seuil de la salle de billard, on est salué par un *Ave*. Dans la salle à manger, on était invité, par des lettres d'or sur fond rouge, à penser à Dieu, au peuple et à des préceptes d'hygiène, comme de marcher après le repas ou de se lever de bonne heure... Cette salle avait été décorée par un artisan du nom de Mauger. Aussi ne l'appelait-on que la salle à Mauger. Car on sait qu'Hugo ne détestait pas les calembours.

C'est dans cette pièce que se trouvait une des cheminées les plus étonnantes de la maison, un véritable monument de faïences, de mascarons, de statues, brodé d'inscriptions, lui aussi, et sommé d'un énorme H à son fronton. Les autres cheminées les plus curieuses se trouvaient dans le salon des Tapisseries et dans la galerie de chêne. On n'en finirait pas de les décrire.

Ce sont cependant les fauteuils qui sont le plus chargés, non seulement d'ornements, mais de symbolisme. Pourquoi Hugo, dans la galerie de chêne, avait-il fait graver au dos de trois cathèdres les trois mots : *Pater, Filius, Mater ?* Ce dernier devait d'abord s'appeler *Spiritus*. Plus remarquable encore était, dans la salle à manger, le fauteuil des ancêtres. Couvert d'ornements et d'inscriptions, dont l'une disait *Absentes adsunt,* il était fermé par une chaîne de fer et personne ne pouvait s'y asseoir. Hugo l'avait mis là pour que l'âme invisible des ancêtres présidât aux repas de la famille. Cela ne lui coupait pas l'appétit, mais effrayait parfois les servantes, qui renversaient la sauce en passant devant le convive de l'au-delà.

Et ces appartements, pour finir, ces salons et ces chambres préparés comme pour recevoir Eviradnus étaient la partie de la maison où le poète se tenait le moins. Il vivait dans son *look-out,* une sorte de serre vitrée qu'il avait fait construire sur le toit et d'où l'on découvrait 12 lieues d'océan. C'était torride en été, glacial en hiver. Il n'importe. Là, lesté de deux œufs crus et d'une tasse de café froid, Hugo, de l'aube à midi, écrivait debout sur une tablette fixée au mur. L'après-midi, il allait se promener dans les rochers. Il couchait à l'étage du *look-out,* dans une chambre étroite, sur un petit lit. Le lit à colonnes de la galerie de chêne avait été préparé pour Garibaldi. Personne n'y a jamais dormi.

Hauteville-House a été donné à la Ville de Paris par les héritiers d'Hugo en 1927. Presque rien n'y a changé depuis que le poète l'a quitté. C'est un des plus curieux musées romantiques qui soient au monde.

VICTOR HUGO ET SES ENFANTS PAUVRES. Phot. prise en 1868.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

AERT — PATRIOTIC FOLLIES

ROMAIN ROLLAND était un jeune professeur agrégé d'histoire, frais émoulu de l'Ecole normale, lorsqu'il conçut *Aërt.* Lugné-Poe reçut aussitôt cette « tragédie de la foi » et en donna la première représentation, au théâtre de l'Œuvre, le 3 mai 1898. Le futur auteur de *Jean-Christophe,* dont la thèse de doctorat ès lettres avait eu pour titre, en 1895, *les Origines du théâtre lyrique moderne,* se croyait alors une vocation d'auteur dramatique. L'insuccès d'*Aërt,* suivi, à peu d'intervalle, de celui des *Loups,* ne le détourna pas d'écrire encore une demi-douzaine de pièces. Aucune d'elles n'obtint vraiment l'oreille du public. Le procès du théâtre de Romain Rolland peut-il être revisé ? Malgré toute la ferveur apportée par la compagnie de M. André Cellier à la louable tentative qu'elle vient de faire au théâtre de Poche, nous ne le croyons pas.

Aërt, en effet, présente à peu près toutes les qualités, mais aussi les

JACQUES BUTIN, JACQUELINE FERRIÈRE ET ALAIN GUILBERT DANS « AËRT », DE ROMAIN ROLLAND. Phot. Lipnitzki.

défauts qui devaient faire la fortune de Romain Rolland et légitimer les réserves de la critique à son endroit : d'une part, la générosité de l'inspiration, un enthousiasme qui appelle la sympathie, le goût de la grandeur ou, comme on dirait aujourd'hui, de la pureté; d'autre part, un mépris délibéré de la vraisemblance, une verbosité pénible, la ligne sommaire de l'intrigue, le fragile dessin des caractères.

On voit bien ce qui, dans *Aërt*, a pu tenter M. André Cellier : le sujet de cette pièce de 1898 est d'une déconcertante actualité.

Il y a quelques bonnes choses, dans cette tragédie au développement un peu puéril. Le premier acte est bien posé, le drame du héros au cœur pur retient et intéresse ; mais ce héros l'est surtout en paroles, dont il fait une abusive consommation, et, malgré son suicide final, il est impossible de prendre au sérieux un conspirateur qui révèle à ses pires ennemis tous les détails de son complot. Restent quelques scènes bien venues, comme la leçon du précepteur, maître Trojanus, et la conversation d'Aërt avec son ami Dirck. « Tu as faim de plaisir, dit Aërt, j'ai encore plus faim de justice. » Le plus grave défaut, à mon sens, de cette « tragédie de la foi », c'est que, à en juger par les réactions d'Aërt, elle porterait à faire croire que la foi, étant aveugle par définition, conduit invariablement à l'échec et voue ceux qui la professent à toutes les catastrophes. Romain Rolland n'avait pas voulu cela.

On peut encore observer, à propos d'*Aërt*, que l'auteur a écrit là une pièce franchement et résolument nationaliste, et qui, par avance, s'inscrivait en faux contre ses proclamations de 1915 « au-dessus de la mêlée ». Ce n'est pas une des moindres singularités de cette œuvre imparfaite et qui abonde en tirades creuses, mais noble par le dessein, et que M. André Cellier a montée avec piété. M. Alain Guilbert a interprété le personnage d'Aërt avec une conviction un peu hagarde, bien accordée au rôle. Jacqueline Ferrière a été une Lia aimable et tendre. Jacques Verrières, Robert Villars et le reste de la troupe ont évolué avec une aisance méritoire sur ce plateau du théâtre de Poche, dont l'exiguïté montre assez que, sur les planches au moins, la foi triomphe de tous les obstacles.

Je regrette de ne pouvoir apporter au nouveau spectacle présenté par M. André Frère aux Noctambules une adhésion entière. Et je m'empresse de dire que son talent d'acteur n'est pas en cause. M. André Frère, à cet égard, est un artiste complet, à qui nous ne pouvons adresser que des louanges. Mais, si nous acceptons qu'il joue la difficulté en tenant seul la scène pendant plus de deux heures, encore faudrait-il que ce parti pris ne tournât pas à la gageure. M. Frère n'est pas seulement acteur, il est aussi auteur, et son texte, *Patriotic Follies*, lui a été vraisemblablement inspiré par une expérience personnelle d'impresario de théâtre aux armées. Or, ce texte, sans être exempt de drôleries, touche peu et ne fait rire, par exemple dans l'extraordinaire incarnation par André Frère de miss Foster Plunkett, qu'à raison de la virtuosité de l'interprète. Il m'a semblé aussi qu'il recréait moins bien l'atmosphère, l'illusion des invisibles partenaires auxquels il parle, que dans ses premières « comédies à une voix ». Pour tout dire, quelques bons moments mis à part, son spectacle ne va pas cette fois sans monotonie, ce qui devrait l'engager, à l'avenir, soit à limiter son ambition à interpréter des sketches rapides et variés de ton, soit à chercher des textes d'un seul tenant, mieux propres que *Patriotic Follies* à solliciter et à retenir l'attention du spectateur.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

RUY BLAS

Le film de Jean Cocteau et Pierre Billon a eu très mauvaise presse. Que l'on s'avise de tirer un film de cape et d'épée de *Ruy Blas*, et l'on crie au scandale de toute part.

Pour ma part, je n'y vois aucun mal. Sans doute, il est facile de démontrer que le lyrisme romantique, qui, en 1948, demeure le seul élément valable du drame de Victor Hugo, est complètement absent du film. Il me paraît tout aussi évident que l'anecdote elle-même (le laquais devenu l'amant d'une reine) a perdu, en dépit ou à cause des remaniements dont elle a été l'objet, son intérêt et que le public ne se passionne pas un instant pour les amours romanesques de Ruy Blas et de Marie de Neubourg. Mais la question est d'abord de savoir ce que les auteurs ont voulu faire. Ils n'ont pas cherché à fournir un équivalent quelconque à la fascinante démesure verbale de Victor Hugo ni à nous donner la satisfaction de vérifier l'excellence de notre mémoire. Pour éviter tout malentendu à ce sujet, Jean Cocteau a récrit le dialogue d'Hugo en une prose simple et directe. Lui reprocher de ne pas faire suivre : « Bon appétit, messieurs ! » de la tirade amorcée par cette réplique manque, dès lors, de pertinence.

D'autre part, si dès la conception du projet il ne s'était pas aperçu que l'histoire même du « ver de terre amoureux d'une étoile » impliquait nécessairement la phraséologie du poète, il n'a pas tardé à s'en rendre compte au cours de son travail. Dès lors, il a pris le meilleur parti : il l'a tranquillement sacrifiée à des péripéties mouvementées et acrobatiques. Nous sommes très médiocrement soucieux de savoir si Ruy Blas deviendra ou restera l'amant de la reine ; mais nous ne pouvons nous empêcher d'avoir la respiration coupée quand Jean Marais saute d'un toit dans un drap de lit et est de là reprojeté sur le dos d'un cheval.

Tout cela n'est que l'aspect négatif du problème. J'ai dû m'y attarder, car c'est le seul qui paraît jusqu'ici avoir été pris en considération. Bien entendu, il n'y a que l'aspect positif qui compte, et il est bien loin d'être négligeable. Pour un film d'action, c'est un film d'action. Galopades, ferraillades, sauts périlleux, bonds acrobatiques, portes secrètes, fines lames : tout l'arsenal y est, avec la manière de s'en servir.

De plus, les deux auteurs s'en sont donné à cœur joie du baroque espagnol. Que des spécialistes leur reprochent d'avoir mélangé les époques, ce sont là querelles de cuistres. Moi, je n'ai pas boudé mon plaisir devant ces décors insensés (félicitations à Walkewitch), ces processions de pénitents blancs, ce nain avec son dogue sorti d'une toile de Velasquez, ces ferronneries et ces sierras, ces crinolines et ces collerettes : le tout photographié par Kelber avec une virtuosité définitive.

Pierre Billon a déjà une longue et plus qu'honorable carrière derrière lui. Je n'hésite pas à dire qu'il n'a jamais rien fait de mieux que ce *Ruy Blas*, tant pour le maniement des foules que pour l'interprétation du décor. C'est du très beau travail, qui sera apprécié à la fois par les initiés, qui devineront l'intelligence qui y a présidé, et par les profanes, qui ne verront que le résultat.

De même, Jean Marais n'a jamais été meilleur. A quel point le cinéma a besoin d'un jeune premier qui, tout en sachant jouer, soit beau, sache nager, monter à cheval, faire des acrobaties ne m'a jamais paru aussi évident. La place de Douglas Fairbanks n'a jamais été prise jusqu'ici. Cela donne à réfléchir.

En revanche, Danielle Darrieux m'a déçu. Elle est aussi jolie que jamais, mais il n'y a pas un millième d'once d'autorité dans son jeu.

RUY BLAS (JEAN MARAIS) GIT ÉVANOUI DANS LE FAUTEUIL DE LA REINE (DANIÈLE DARRIEUX). Phot. Discina.

PETITES CHRONIQUES

UN GRAND AMI DE LA FRANCE

Après les quatre années de guerre et d'occupation durant lesquelles l'influence de la France dans le monde parut s'effacer sous le poids de ses malheurs, le réveil national de la résistance et de la libération fit comprendre à tous que sa disparition n'avait été que passagère. Elle avait conservé, en dépit des événements, des amis fidèles dans tous les points du monde. Parmi ceux-ci il est un pays que trop de Français ignorent.

C'est la République d'Haïti, ancienne colonie de la monarchie, qui a conservé la langue et la culture françaises et dont le président, M. Estimé Dumarsais, est un fervent admirateur de notre pays. Depuis son élection, en août 1946, il n'a cessé de manifester son ardent désir de développer avec la France les relations les plus étroites, dans tous les domaines : diplomatique, commercial et culturel.

C'est sur son initiative que plusieurs professeurs français enseignent à l'Université d'Haïti, tandis que de nombreux étudiants haïtiens viennent en France parfaire leurs études, resserrant ainsi les liens d'amitié entre les deux pays.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire

Jean-Albert Sorel, en un livre qui sera souvent consulté, nous montre tout ce qui prépara, en France, *le Déclin de la monarchie* (Fayard). Les causes en sont multiples ; les signes en « sont apparus de plus en plus manifestes, au fur et à mesure que les causes profondes s'en affirmèrent ». Les longues guerres, les difficultés économiques, les luttes religieuses furent trois des principales raisons de ce déclin. Chacun voyait le mal et cherchait les remèdes. Fénelon voulait une royauté réglée par les lois « pour répondre à la puissance arbitraire du prince », et Vauban désirait l'égalité de tous devant la dîme. Ces dogmes de l'égalité et de la fraternité allaient être à la base du credo révolutionnaire, soixante-quinze ans après la mort d'un des plus grands rois de l'histoire.

Petite histoire

Le colonel de Ponton d'Amécourt a rempli un devoir familial en publiant un *Choix de lettres du maréchal Lyautey (1882-1912)* (Armand Colin). Là, mieux qu'ailleurs, on constatera que « Lyautey ne se laisse ramener à aucune définition. Il n'était pas soldat, colonial, homme d'Etat, artiste, écrivain. Il était tout cela ensemble ».

Divers

Tous les renseignements pratiques concernant l'exportation se trouvent réunis dans la nouvelle édition qui vient de paraître de *l'Annuaire bleu* (Société française d'éditions). Véritable encyclopédie économique universelle, cet ouvrage contient mille trois cents pages de documentation sur la production nationale, les territoires de l'Union française et tous les pays étrangers. Enrichi d'une remarquable préface de M. de La Pradelle, l'éminent professeur de droit international, et illustré de cartes récentes en deux couleurs, *l'Annuaire bleu* est, incontestablement, à l'heure actuelle, l'ouvrage le plus complet sur l'économie internationale parmi ceux qui ont été édités tant en France qu'à l'étranger.

RÉALISATION SOCIALE

M. Castellani, député, M. Alfano, directeur des chemins de fer de Madagascar, et M. Guesde, chef de la province de Tamatave, ont assisté à l'inauguration de la nouvelle gare de Manangareza, édifiée à 2 kilomètres environ de Tamatave, au point de bifurcation de la ligne Tananarive. Cette gare est la première réalisation concrète du programme d'action sociale qui tend à améliorer les conditions de travail et de logement du personnel, programme qui s'intègre dans celui, plus vaste, du plan décennal de modernisation et d'équipement du réseau.

LE SAUVETAGE DU CHATEAU D'ANGERS

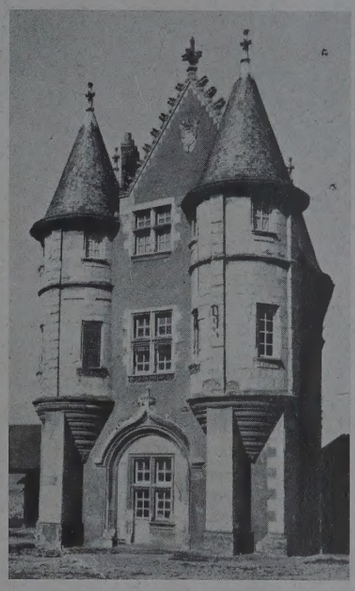
Par un décret en date du 1er juin 1938, le château d'Angers, qui appartient à l'Etat, était attribué à la Direction des Beaux-Arts. Ceux-ci avaient un vaste programme de restauration et d'aménagement qui devait effacer les traces des longs siècles pendant lesquels le château, transformé en citadelle, fut prison d'Etat. N'avait-on pas vu passer dans ses cachots et ses cages de fer les prisonniers de Louis XI, le surintendant Fouquet et, plus près de nous, les « brigands » de la guerre de Vendée ?

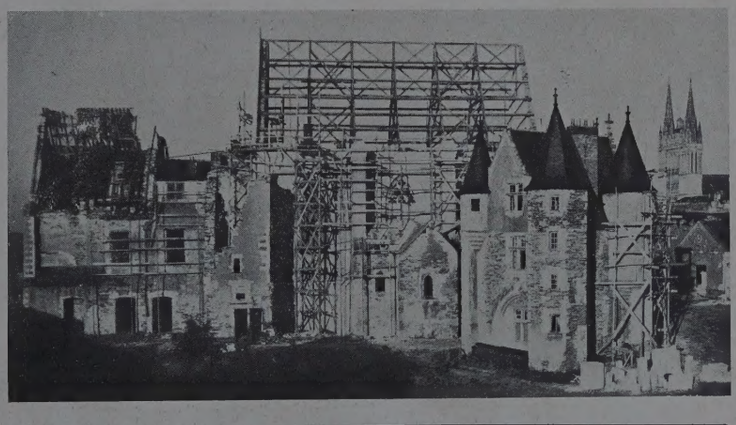
La guerre et l'occupation vinrent interrompre la réalisation de ces beaux projets ; bien plus, les bombardements aériens et les combats de la libération faillirent les compromettre à jamais. Les Allemands avaient entassé dans la vieille forteresse un dépôt de vivres et de munitions. On pouvait craindre que le château d'Angers sautât en août 1944, sous les obus de l'armée Patton, par la malveillance des occupants.

L'enceinte, avec ses dix-sept tours construites en pierres d'ardoise coupées de cordons de granit, a résisté ; au cœur de ses douves tapissées de jardins à la française et sous l'assaut pacifique des plantes grimpantes, elle est toujours la parure d'Angers. Mais, dans la cour intérieure, les dégâts sont considérables. La chapelle, construite par la reine Yolande d'Anjou pour abriter la vraie croix de la Boissière, cette croix double qui est devenue la croix de Lorraine et l'insigne même de la libération, le châtelet, où la tradition populaire veut que le roi René soit né en 1408, n'étaient plus que des carcasses lézardées, trouées et privées de toitures.

Il fallait tout étayer, reprendre en sous-œuvre et couvrir. On a profité de ces travaux de première nécessité pour rendre aux toits de la chapelle leur pente naturelle, en sorte que, dans la silhouette générale, elle a repris son volume ancien. Désormais, au-dessus des courtines austères du roi saint Louis, on verra se profiler sur le ciel bleu le pignon blanc de cet élégant monument du XVe siècle, comme la pointe d'un lis géant. Ce sera pour le touriste une invitation à franchir la poterne et à visiter le château d'Angers, l'un des plus typiques de la vallée de la Loire.

J. D.





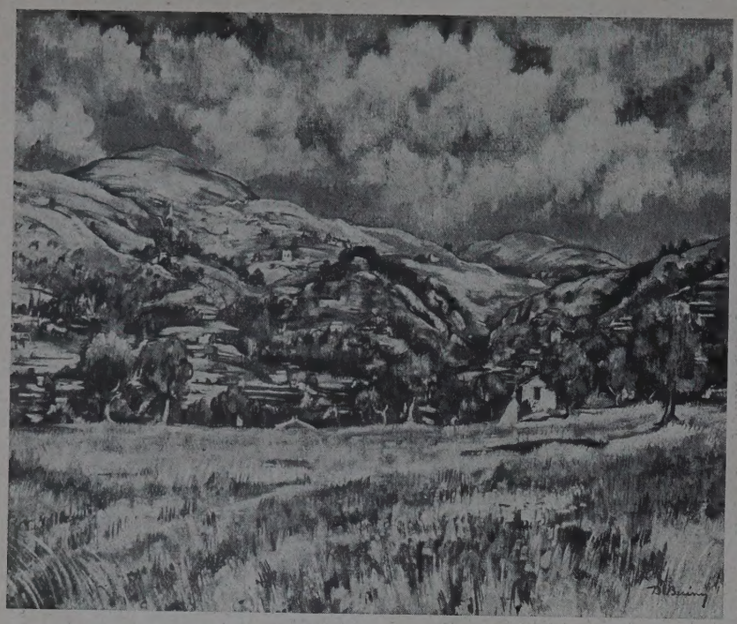
SI VOUS ÊTES SOUCIEUX DE SAUVEGARDER VOTRE CAPITAL
Souscrivez un abonnement à
L'OPINION
Économique et Financière.
L'hebdomadaire le mieux informé de la Bourse.
Les modifications profondes qui interviennent dans les conditions d'exploitation de nombreuses entreprises sont susceptibles d'influencer les cours des meilleures valeurs de portefeuille.
Il convient d'être tenu exactement au courant. Plus que jamais il faut savoir spéculer (spéculer, c'est prévoir) pour éviter des dépréciations successives du capital.
Chaque semaine dans **L'OPINION :**
Editoriaux sur les grands problèmes économiques de Ch. Rist, de l'Institut, A. Siegfried, de l'Acad. franç., L. Baudin, J. Percerou, F. Trevoux, P. Vigreux, Professeurs de Facultés de droit, H. de Broglie, H. Buffandeau, A. Thiers, etc.
Trois revues complètes : *Bourse de Paris, Hors Cote, Bourses régionales.* Etude critique pour *chaque augmentation de capital. Cote complète* des Bourses de Paris et de province, etc.
L'OPINION
ne se vend pas au numéro.
Abon. un an : 500 francs ; 6 mois : 280 francs.
Essai un mois : 40 francs.
1, rue Saint-Georges, C. P. Paris 5110-71.

LE PREMIER DE CE GENRE !
Cet ouvrage fait entrer dans la bibliothèque d'un homme cultivé un choix de pages qui représentent certains grands livres de plus en plus prisés à notre époque, mais dont le texte intégral peut paraître à maints lecteurs trop considérable.
André ROUSSEAUX.
ANTHOLOGIE DU JOURNAL INTIME
Extraits, réunis par MAURICE CHAPELAN, de journaux intimes
MAINE DE BIRAN, BENJAMIN CONSTANT, HENRI BEYLE, ALFRED DE VIGNY, DELACROIX, EUGÉNIE DE GUÉRIN, MAURICE DE GUÉRIN, H.-F. AMIEL, MARIS BASHKIRTSEFF, ÉLISABETH LESEUR, et MARIE LENERU.
500 fr.
ROBERT LAFFONT

Les confidences du GÉNÉRAL VLASSOV
J'AI CHOISI LA POTENCE
Un document extraordinaire
Ed. Univers, 92, Champs-Élysées - Tél. : Ély. 11.70

VIENT DE PARAITRE
JAMROSE
PAR
PIERRE BENOIT
de l'Académie française
Un vol. in-16 : 240 fr.
EDITIONS ALBIN MICHEL

LES VENTES
HOTEL DROUOT
LETTRES et AUTOGRAPHES
DOCUMENTS LITTÉRAIRES, MANUSCRITS
Hôtel Drouot, salle 10, vente les 17 et 18 mars (Expo. le 16) - Experts : MM. Aruna et Janvier ; C. P. : Me BAUDOIN.
GALERIE
"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.



BÉRÉNY « LE MALVAN. » — GALERIE HERMANN.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Admirable thème que celui de la mer, choisi par Lilly-Steiner pour son exposition à la Galerie de Berry. Quelques peintures, des dessins, mais surtout des aquarelles où tout le talent de l'artiste ressort, incomparable. Elle a tenté d'évoquer la sensation éphémère des grosses vagues qui, les jours de tempête, viennent se briser, énormes, pleines d'écume, sur la plage.

Alors qu'un Gustave Courbet avait voulu rendre la permanence, le caractère d'éternité de la mer dans son aspect architectural, Lilly-Steiner en a exprimé, au contraire, l'imponderable, la fugacité, la mobilité, les sensations sans cesse renouvelées. C'est cet aspect de son œuvre qui est le plus attachant, et sa technique libre et hardie, ses coloris tantôt vibrants, tantôt harmonieusement conçus dans des gammes de gris restent une joie pour l'œil épris de la beauté du thème en même temps que de sa réalisation sensible.

Combien de peintres, depuis Cézanne et Van Gogh, ont été tentés par le soleil et la lumière de la Provence ! Mais, parmi cette multitude, peu en ont senti toute la grandeur. Aussi ne peut-on qu'apprécier davantage le talent de Didier Bérény.

Ce peintre sincère n'a pu éviter totalement l'empreinte de Cézanne ; mais c'est tout à son honneur, puisque, déjà, il tente de s'en défaire et qu'il s'est plus particulièrement servi de l'élément constructif, équilibré, pris chez le grand peintre provençal en peignant avec sa propre sensibilité. Didier Bérény aime les coloris lumineux et chauds, ses toiles sont toutes pénétrées de blondeur, et lorsque, par hasard, il traite un paysage de neige, il aime, comme Guillaumin, à colorer cette nature trop blanche de gammes nacrées et parfois même rutilantes. Ses paysages de la région de Vence, ses fleurs, ses études sont pleins de promesse : il arrive à toucher au but qu'il s'est proposé d'atteindre.

L'art est difficile, mais ce peintre, très doué, parviendra sous peu à la maturité de son talent. (Galerie Hermann.)

La Galerie Carmine présente en rétrospective des aquarelles et dessins de Gaston Pastré. Cet artiste sensible et délicat — mort l'année précédente — est un chercheur et un rêveur. Il aime à retracer l'aspect des vieux monuments, des rues évocatrices du passé, tant en province qu'à Paris. L'expression de la forme est visible dans son œuvre, et ses aquarelles fluides, largement enlevées, d'un coloris toujours harmonieux, sont tout imprégnées de cette atmosphère limpide et lumineuse, caractéristique chez l'artiste.

L'élément plastique de ses dessins, notamment de ses nus, prouve qu'il possédait à fond son métier, auquel il joignait un souci de poésie visible. Son art est celui d'un homme traditionaliste — c'est pour nous un compliment — et sa sincérité est loin d'être exempte de personnalité et de sensibilité.

MAURICE SÉRULLAZ.

SALVAT « PAYSAGE. » — GALERIE MICHALON.

COURRIER MUSICAL

« La Maréchale Sans-Gêne »

Tous les chemins mènent à Rome, et la Villa Médicis mène à tout. Jeune Grand Prix de Rome, Pierre Petit aborde l'opérette et passe de la musique sérieuse à la musique dite « légère ». Ne nous voilons pas la face... Messager, Pierné, Reynaldo Hahn n'ont pas rougi de cultiver les deux veines, et Pierre Petit reste dans la bonne tradition. Sans imiter ses aînés, avec originalité, avec une verve toute personnelle, il rafraîchit les vieux thèmes, ravive de couleurs vermeilles des visages qu'on pouvait croire à jamais fanés par le temps. Les saillies, les tendres verdeurs de Mme Sans-Gêne, pimentées des charmants couplets : « Voilà c' que j'aurais répondu », « Dis-moi qui qu' c'est », savent encore nous divertir. Et le musicien se fait un jeu de nous étourdir au rythme entraînant ou cocasse de la valse alsacienne ou de la fricassée, comme de faire passer un souffle d'héroïsme dans la marche guerrière de la prise des Tuileries, ou des frissons romantiques dans l'air de l'Impératrice. Musique d'un raffinement, d'une distinction rares, que souligne à merveille la baguette de Richard Blareau. Les rôles sont judicieusement distribués. Fanély Revoil est Mme Sans-Gêne telle qu'on l'imagine, et, chez elle, l'entrain, la drôlerie priment toujours la vulgarité. Fernand Quertant est son heureuse réplique, et la voix ravissante, la pure musicalité de Christiane Petit-Castelli sont un des plaisirs de la soirée. Enfin, les auteurs ont eu le bon goût de laisser à Napoléon-Jacques Baumer son prestige intact, en lui évitant le chant... Agréablement troussés, texte et couplets de Maurice Lehmann et Albert Willemetz restent fidèles à l'esprit de l'œuvre originale.

Premières auditions

Le même dimanche, deux premières auditions à l'Orchestre symphonique de chambre (Marc et Brown), deux premières auditions chez Colonne (Jean Rivier et Amable Massis), deux premières auditions chez Pasdeloup (Daniel Lesur et Bela Bartok). Il fallait choisir... Le *Troisième Concerto pour piano et orchestre* de Bartok (l'une de ses dernières œuvres, composée quelques mois avant sa mort) m'a décidée. C'est un morceau considérable, d'une architecture puissante, et qui ne peut décevoir ceux qui aiment la fécondité rythmique, l'invention mélodique, la richesse de l'orchestre de Bartok. Et quel lyrisme, quelle effusion dans les pages magnifiques de l'*Adagio religioso* ! L'interprétation de Valérie Soudère, dominant l'œuvre, la recréant, en fait apercevoir toute la complexité, en détaille les innombrables beautés. C'est une artiste de haute valeur et qui a fait beaucoup pour le succès du concerto. Au même concert, les mélodies annoncées de Daniel Lesur n'ont pu être données. Rendez-vous à une prochaine audition.

L. MAURICE-AMOUR.

COURRIER THÉATRAL

Deux débuts à la Comédie-Française

Mme Jeanne Boitel et M. Jean Piat ont fait leurs débuts officiels, la première dans la *Bettine*, de Musset, le second dans le Figaro du *Barbier*. C'est une malheureuse idée que d'avoir exhumé à l'intention de Mme Boitel cette soporifique Bettine, qui dispute à *Louison* le titre de la plus ennuyeuse pièce de Musset. (Encore *Louison* offre-t-elle l'agrément d'être versifiée.) Il faudra revoir cette sensible artiste dans un rôle plus approprié à ses dons. Mais elle a chanté *Nina, ma charmante* d'une voix pure, bien conduite, et, fort plaisante dans une ample robe à volants bouton d'or, a fait, dans l'ensemble, bonne impression, à la différence de M. Daniel Lecourtois, assez empêtré dans le personnage du baron de Steinberg. Quant à M. Jean Piat, son Figaro est jeune, spirituel, ardent, coquin, endiablé. Nul doute que ce sympathique garçon fasse son chemin chez Molière.

Y. G.

ERRATUM

Une erreur typographique s'est glissée dans les Petites Chroniques de notre dernier numéro. La traduction et l'adaptation de l'intéressant ouvrage de G. Tallarico : *la Vie des aliments*, sont dues à Christian Germoz et non à Christian Gamor, comme on pouvait le lire par erreur.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

Le Code de l'air

Le jour — 17 décembre 1903 — où les frères Wilbur et Orville Wright, ce dernier récemment décédé, s'envolaient des dunes de Kitty Hawk et tenaient l'air pendant près d'une minute ; quand, à son tour, Santos Dumont, champion de la vieille Europe, faisait, le 23 octobre 1906, sur les pelouses de Bagatelle, un saut de deux ou trois mètres de hauteur, sur une soixantaine de mètres de long, ces précurseurs, ces pionniers de l'air se doutaient-ils qu'un jour les routes du ciel, ouvertes par leur audace, seraient suffisamment sillonnées pour appeler une loi analogue à celle qui régit la locomotion et les transports terrestres ? C'est pourtant ce qu'a fait chez nous celle du 14 mai 1924, dans laquelle on peut lire le Code de l'air, et dont voici l'essentiel (1) :

Après avoir traité de la nationalité, de la propriété, du droit de saisie et de vente des appareils volants, qualifiés *aéronefs*, ce texte, déjà vieux de vingt-quatre ans, en arrive à la question essentielle de la circulation aérienne, soumise aux règles suivantes, en conformité tant de l'ordre public que de la sécurité générale : le survol des propriétés privées ne peut entraver l'exercice du droit des propriétaires ; celui de certaines zones peut être interdit, notamment pour des raisons d'ordre militaire ; le survol des villes ou des agglomérations doit être effectué à une altitude rendant, dans tous les cas, l'atterrissage possible en dehors de celles-ci ou sur un aérodrome public ; est interdit tout vol dit d'acrobatie effectué dans les conditions ci-dessus ; ceux qui constituent les spectacles publics sont subordonnés à une autorisation administrative.

Hors le cas de force majeure, les atterrissages ne peuvent s'effectuer que sur les aérodromes publics ou dans un aérodrome privé régulièrement établi. En cas d'atterrissage forcé dans une propriété privée, le propriétaire ne peut s'opposer au départ ou à l'enlèvement de l'appareil.

Celui-ci doit être immatriculé et muni d'un certificat de navigabilité. De son côté, le personnel du bord est obligatoirement pourvu d'un brevet d'aptitude. Il ne peut être transporté ni explosifs, armes, munitions de guerre ou pigeons voyageurs, ni objets de correspondance compris dans le monopole postal — ceci, bien entendu, sauf contrat passé avec les pouvoirs publics ou approuvé par eux.

Le transport des marchandises est soumis à des règles analogues à celles du Code de commerce qui régissent les transports terrestres. Mais si, conformément aux principes du droit commun, le transporteur ne peut s'exonérer de la responsabilité résultant de son fait ou de sa faute, ou encore du fait ou de la faute de ses préposés, pour ce qui concerne le chargement, la conservation et la livraison des objets transportés, il peut, par une clause expresse, et sous la condition que l'appareil soit, au moment du départ, dans un état de bonne navigabilité, se faire décharger des conséquences dommageables des risques de l'air ainsi que des fautes (sous-entendez : autres que celles mentionnées ci-dessus) commises par le personnel du bord.

A cette dérogation au droit commun, motivée par les conditions toutes spéciales de la navigation aérienne, vient s'en ajouter en sens inverse, une autre, qui veut qu'on s'y arrête. Aux termes des articles 53 et 54 conjugués de la loi, tout dommage causé par les évolutions, même normales, de l'appareil, ainsi que par le jet d'objets ou de lest, même déterminé par la force majeure, incombe de plein droit au propriétaire ou à l'exploitant dudit appareil. C'est l'idée juridique du *risque* substituée, comme dans la loi sur les accidents du travail, à l'idée de faute qui, dans notre droit, régit la responsabilité civile en général, idée qui s'est fait jour dans maintes législations étrangères et qui, avec les développements de la vie actuelle des collectivités, doit faire tache d'huile.

Les autres dispositions de notre texte déterminent les pénalités encourues par les contrevenants à ces prescriptions ou prohibitions.

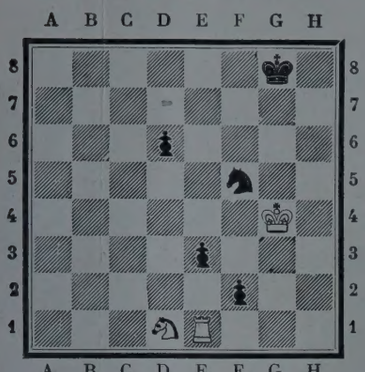
P.-L. R.

Erratum. — Dans notre chronique du 14 février, « Pour les mutilés », à la première ligne de l'alinéa trois, au lieu de : « sauf le cas de *débat* envers l'Etat », lire : « sauf en cas de *débet* ».

(1) On trouvera les développements sur le sujet ci-dessus dans le *Traité de droit aérien*, œuvre de M. Lemoine, secrétaire général de la Compagnie Air France, couronnée par l'Académie des sciences morales et politiques.

LES ÉCHECS (N° 44)

Solution de l'étude n° 44.
H. Mattison.
Rigaer Tageblatt 1914.



Les blancs jouent et font nulle.

Nous noterons d'abord que 1. Té1-f1 ? perdrait à cause de é3-é2 !. De même 1. Cd1×f2 ? perdrait ainsi : 1. ..., é3×f2. — 2. Té1-h1 !, Cf5-é3† !! (et non 2. ..., f2-f1 : D ?. — 3. Th1×f1, Cf5-é3†. — 4. Rg4-g5, Cé3×f1. — 5. Rg5-f6 !, Cf5-é3. — 6. Rf6-é6, Cé3-ç4. — 7. Ré6-d5, Rg8-f7. — 8. Rd5×ç4, Rf7-é6. — 9. Rç4-d4 nulle. Ou 6. ..., d6-d5. — 7. Ré6-é5, Rg8-f7. — 8. Ré5-d4, Rf7-é6. — 9. Rd4×é3 nulle). — 3. Rg4-g5 (3. Rg4-f3, f2-f1 :D† gagne) 3. ..., Rg8-f7 !! (et non 3. ..., f2-f1 :D ?. — 4. T×D, C×T. — 5. Rg5-f6 nulle, déjà vu) suivi de 4. ..., f2-f1 :D gagne.

Et voici maintenant la solution :

1. Té1-h1 !, f2-f1 :D !! (la menace difficile à parer. Par contre 1. ..., é3-é2 n'est pas dangereux à cause de 2. Cd1×f2). — 2. Th1×f1, é3-é2 !! et les blancs sont en danger de mort. Mais ils se sauvent par la double et étonnante combinaison de pat suivante. — 3. Tf1-g1 !! (tout autre coup perdrait. Exemple : 3. Tf1-h1 ? ou é1 ?, é2×d1 :D. — 4. T×D, Cf5-é3†. — 5. Rg4-g5, Cé3×d1. — 6. Rg5-f6, Cd1-ç3!!. — 7. Rf6-é6, Cç3-b5. — 8. Ré6-d5, Rg8-f7. — 9. Rd5-ç6, Rf7-é6. — 10. Rç6×b5, Ré6-d5 gagne) 3. ..., é2×d1 : dame †. — 4. Rg4-h3† !! l'échec croisé qui sauve les blancs (et non 4. Tg1×d1 ?, Cf5-é3† et ×d1 gagne, comme nous venons de le voir) 4. ..., Dd1×g1 (forcé, sinon 5. T×D peut avoir lieu sans danger, le cavalier ne pouvant plus faire échec double). Le roi blanc est pat. Pour éviter ce pat, les noirs vont faire une tour au 3e coup. 3. Tf1-g1 !!, é2×d1 : tour. — 4. Rg4-h5† !! et ce nouvel échec croisé, différent du premier, sauve une fois de plus les blancs (et non 4. Rg4-h3† ?, Td1×g1 gagne, les blancs pouvant jouer 5. Rh3-h2. Ni 4. Tg1×d1 ?, Cf5-é3† et ×d1 gagne. Déjà vu) 4. ..., Cf5-g7† (si 4. ..., Td1×g1. — 5. pat). — 5. Rh5-h6 !! et les noirs ont le choix entre 5. ..., Td1×g1. — 6. pat ; et 5. ..., Td1-d2, d3, d4 ou d5 après quoi 6. Tg1×g7† fait aisément nulle. Un chef-d'œuvre du génial compositeur Mattison.

Tournoi de Moscou (décembre 1947).

Le 24 décembre 1947 s'est terminé, à Moscou, le grand tournoi slave en mémoire de Tschigorine. Ce tournoi nous intéresse d'autant plus qu'il donne une indication sur la force actuelle comparée des maîtres russes, qui fourniront vraisemblablement le futur champion du monde (réserve faite du docteur Max Euwe, Hollandais, et peut-être aussi de l'Américain Reshevsky). Botwinnik est sorti vainqueur. Il perdit malheureusement contre Pachmann, ayant commis une grosse faute, pressé par le temps. La partie entre Botwinnik et Keres, deux sérieux candidats au championnat du monde, présentait un intérêt particulier. Après un combat mouvementé, c'est Botwinnik qui l'emporta.

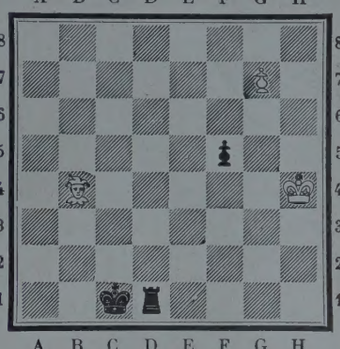
Voici le classement final : 1er Botwinnik, 11 points ; 2e Ragozine, 10 points 1/2 ; 3e ex æquo Smyslov et Boleslavsky, chacun 10 points ; 5e Kotov, 9 points 1/2 ; 6e ex æquo Keres et Novotelnov, chacun 9 points ; 8e Pachmann, 8 points 1/2 ; 9e docteur Trifunovic, 8 points ; suivis de Gligoric, Bondarevsky, Cholmov, Kottnauer, Plater, Sokolsky, Cvetkov.

Voici une partie du vainqueur.

Blancs : Botwinnik — Noirs : Ragozine.

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, é7-é6. — 3. Cb1-ç3, Ff8-b4. — 4. é2-é3, Dd8-é7. — 5. Cg1-é2, b7-b6. — 6. a2-a3, Fb4×ç3†. — 7. Cé2×ç3, Fç8-b7. — 8. d4-d5, d7-d6. — 9. Ff1-é2, Cb8-d7. — 10. 00, 00. — 11. é3-é4, é6×d5. — 12. é4×d5, Tf8-é8. — 13. Fç1-é3, a7-a6. — 14. Dd1-ç2, Cd7-é5. — 15. Ta1-é1, Fb7-ç8. — 16. Fé3-d4, Fç8-d7. — 17. f2-f4, Cé5-g6. — 18. g2-g4, Dé7-d8 (si 18. ..., Fd7×g4. — 19. Fd4×f6 gagne une pièce. Si 18. ..., Cf6×g4 ? — 19. Fé2×g4 gagne). — 19. g4-g5, Cf6-g4. — 20. Dç2-d2, h7-h6. — 21. f4-f5, Cg6-é5. — 22. h2-h3, Cg4-f6. — 23. g5×f6, Dd8×f6. — 24. Dd2-f4, Té8-é7. — 25. Rg1-h1, ç7-ç5. — 26. Fd4-g1, g7-g6. — 27. f5×g6, Df6×f4. — 28. Tf1×f4, f7×g6. — 29. Tf4-f6, Fd7-f5. — 30. Tf6×d6, Cé5×ç4. — 31. Td6-é6, Té7×é6 (si 31. ..., Ff5×é6. — 32. Fé2×ç4). — 32. d5×é6, Ff5×é6. — 33. Fé2-f3. Les noirs abandonnent, car si 33. ..., Ta8-é8. — 34. Té1×é6, Té8×é6. — 35. Ff3-d5, Rg8-f7. — 36. Fd5×ç4 et 37. Fç4×é6 gagne.

Etude n° 45,
par V. Platoff.
« Rus » 1906.



Les blancs jouent et gagnent.

On notera que la promotion immédiate en dame ne ferait que partie nulle à cause de 1. g7-g8 : D ?, Td1-h1†. — 2. Rh4-g5, Th1-g1†. — 3. R×P, T×D nulle. Par quelle manœuvre subtile les blancs vont-ils préparer cette promotion ? Là est le secret de l'étude.

André Chéron.

PHILATÉLIE

L'ACTUALITÉ FRANÇAISE

Nous reproduisons ci-dessous la vignette commémorative de la « Journée du timbre ». L'effigie d'Etienne Arago, promoteur du timbre français, a été dessinée et gravée par Raoul Serres. La valeur est de 6 + 4 fr. (surtaxe au bénéfice de l'Entr'aide française) ; la vente a commencé le 6 mars.

L'administration communique les chiffres officiels de tirage de différentes émissions récentes. En voici la liste. 4 fr. 50 *Pavie :* 1.800.000 ; 4 fr. 50 *Fénelon :* 2.000.000 ; 5 fr. *Jamboree :* 2.800.000 ; 6 + 4 fr. *Saint-Nazaire :* 1.800.000 ; 6 + 4 fr. *Voie de la liberté :* 1.900.000 ; 5 fr. *Résistance :* 2.500.000 ; 2 + 3 fr. *Fournier :* 1.970.000.

NOUVEAUTÉS D'AUSTRALIE

Deux nouvelles valeurs destinées à la série courante ont vu le jour le 16 février. La première est un « 1'3 » (1 shil. 3 pence) qui doit remplacer l'ancienne valeur de « 1'4 » ; éditée en brun carminé, elle est du type déjà connu « tête de taureau ».

Le second timbre a la valeur de 2 sh. Il représente la silhouette stylisée d'un crocodile dans un ovale ; la légende « ABORIGINAL ART » et l'aspect inaccoutumé du dessin nous préviennent qu'il s'agit d'un motif emprunté à l'art indigène. Comme le souligne le communiqué d'émission, cette vignette, tirée en brun rouge, « s'écarte définitivement des lignes conventionnelles en usage dans les précédentes séries australiennes ». Ce type original a été adopté à la suite d'un concours ouvert dans toute l'Australie par l'administration des postes.

NOUVELLES D'AUTRICHE

Les émissions « extraordinaires » sont toujours aussi abondantes. La série des *Artistes* se continue avec la parution d'un 20 gr. vert et d'un 60 gr. brun violacé, aux effigies du compositeur Ziehrer et du peintre von Amerling ; on prévoit deux autres valeurs portant les traits de l'écrivain Stifter et du philanthrope Wieczek.

Le 16 janvier est sorti un 1 sh. + 50 gr. bleu, commémoratif des *Jeux olympiques*. D'autre part, la série de la *reconstruction* (« Wiederaufbau ») comprend dix valeurs à surtaxe dont voici l'énumération rapide : 10 + 5 gr., construction de pont ; 20 + 10 gr., édification d'un barrage ; 30 + 10 gr., restauration du port de Vienne ; 40 + 20 gr., travail de la mine ; 45 + 20 gr., reconstruction ferroviaire ; 60 + 30 gr., construction d'une maison d'habitation ; 75 + 35 gr., reconstruction industrielle ; 80 + 40 gr., industrie pétrolière ; 1 sh. + 50 gr., reconstruction de route.

La dernière valeur, 1 sh. + 70 gr., symbolise la « reconstruction législative », si l'on peut dire ; elle représente, en effet, le parlement de Vienne, avec la légende *législation*.

Naturellement, l'administration autrichienne n'a pas l'intention de s'arrêter en si beau chemin, et d'autres émissions sont en préparation...

J. Bellay.

ÉDUCATION EN SUISSE
HOME ALPIN POUR JEUNES FILLES
VILLA SUNNY-DALE, ADELBODEN (1.400 m.)
Enseignement secondaire (langues modernes et classiques). École ménagère (nouveau cours Pâques 1948). Climat privilégié. Paradis des sports et oasis de santé. Atmosphère familiale. Vie au grand air. Nourriture excellente. **Devises accordées.**

PIDAULT, Armurier - BOCHOT, succr
42, rue de l'Arcade, Paris 8e - Tél. : Anj. 36-20

RUBRIQUE IMMOBILIERE

8 K. PARIS, Spl. pet. CHATEAU EMPIRE, véritable pièce musée, 2 ha 1/2, piscine, tout confort, parfait état. (LAB 69-34) 132, Haussmann, Paris **FEAU**

PORTE PARIS, MAGNIF. TERRAIN, 60 ha. Parcours pour golf, terr. sport. tr. chic, gr. aven. avec gd pavill. et dépend. En Sté. Ecr. excl. : **PROVOT,** 11, r. Leningrad.

LÉON MARILLER
NÉGOCIANT EN VINS FINS DE BOURGOGNE — BEAUNE (Côte-d'Or)

vous offre :

sa CAISSE N° 1 à 2.950 francs

1	bouteille	POMMARD
1	—	COTE DE BEAUNE VILLAGES
3	—	BOURGOGNE
3	—	" LURON " marque déposée
1	—	MEURSAULT
3	—	BOURGOGNE ALIGOTE

soit **12** bouteilles

ou

sa CAISSE N° 2 à 5.600 francs

1	bouteille	CLOS VOUGEOT
2	—	POMMARD
2	—	MOULIN-A-VENT
3	—	COTE DE BEAUNE VILLAGES
4	—	BOURGOGNE
5	—	" LURON " marque déposée
1	—	MEURSAULT
1	—	POUILLY FUISSÉ
5	—	BOURGOGNE ALIGOTE

soit **24** bouteilles

franco votre gare, tous frais compris, paiement contre remboursement

OFFICIERS MINISTÉRIELS

CONFISCATION DE PROFITS ILLICITES "SEQUESTRE GRATICOLA"
VENTE par ADJUDICATION, le jeudi 15 AVRIL 1948, à 14 heures
au Palais de Justice du Tribunal Civil de Corbeil
de l'ENTREPRISE DE BATIMENTS ET DE TRAVAUX PUBLICS
dite **ENTREPRISE GRATICOLA FRÈRES**
à PARAY-VIEILLE-POSTE (S.-et-O.)

COMPRENANT : 1° **Les éléments incorporels du fonds** marchés en cours — droit au bail de certains immeubles n'appartenant pas à la Société.

2° **LES IMMEUBLES DANS LESQUELS EST EXPLOITÉ LE FONDS :**

A) **IMMEUBLE** **82, avenue (de Morangis à PARAY-VIEILLE-POSTE** comprenant bureaux, magasins, grande cour vitrée, ateliers de mécanique, forge, réfectoire, cabinet médical, grande terrasse, logements pour le personnel — 2 installations de chauffage central, l'une au charbon, l'autre au mazout. Dépendances.

B) **IMMEUBLE** contigu à celui-ci **GRAND GARAGE EN BÉTON ARMÉ** d'une superf. tot. (A et B) de 1.900m² avec bureau et atel. de peinture.

C) **IMMEUBLE** **92, avenue de Morangis à PARAY-VIEILLE-POSTE** ledit immeuble servant d'at. de menuiserie, petits bâtiments, poste de transformateur, superf. tot. 1.219m² environ.

D) **DEUX TERRAINS** avenue Victor-Hugo, avenue Marceau et avenue Lenine d'une superficie totale de 10.293m² comportant divers baraquements et installations provisoires à usage d'atelier.

MISE A PRIX : 20.000.000 de frs. Cons. p. ench. 5 millions

N. B. — Le matériel et les marchandises seront à reprendre à dire d'expert. S'adresser pour renseignements à **Me HABER**, avoué à Corbeil, 30, rue des Grandes-Bordes. Tél. 51, et à la direction des Domaines à Versailles, Tél. 39-85. — **Pour visiter : les mardi, jeudi et vendredi de 9 heures à 12 heures, au siège de l'entreprise.**

LES BOURGOGNES...

PATRIARCHE

AU COUVENT DES VISITANDINES

A BEAUNE

depuis 1780

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1948.
Imprimeur n° 53.